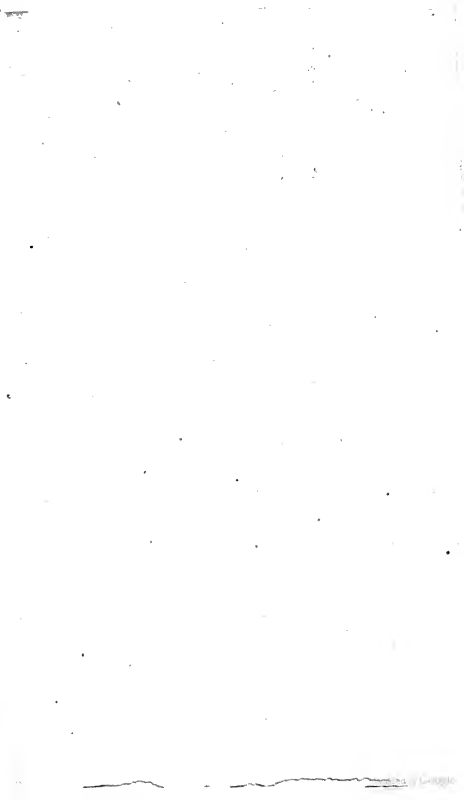




OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME TREIZIÈME.

MÉLANGES. TOME TROISIEME.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

MÉLANGES. TOME TROISIEME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros ; et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué ?

Propofée en 1751 par l'académie de Corfe.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce est très-mauvaise, et je le sentis si bien après l'avoir écrite, que je ne daignai pas même l'envoyer. Il est aisé de faire moins mal sur le même sujet, mais non pas de faire bien : car il n'y a jamais de bonne réponse à faire à des questions frivoles. C'est toujours une leçon utile à tirer d'un mauvais écrit.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION :

Quelle est la vertu la plus nécessaire aux Héros ; et quels sont les Héros à qui cette vertu a manqué ?

Si je n'étois *Alexandre*, disoit ce conquérant, je voudrois être *Diogéne*. Le philosophe eût-il dit : si je n'étois ce que je suis, je voudrois être *Alexandre?* J'en doute ; un conquérant consentiroit plutôt d'être un Sage, qu'un Sage d'être un conquérant. Mais quel homme au monde ne consentiroit pas d'être un héros ? On sent donc que l'héroïsme a des vertus à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le héros est l'ouvrage de la nature, de la fortune et de lui-même. Pour bien le définir, il faudroit assigner ce qu'il tient de chacun des trois.

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le héros se dédommage de celles qui lui manquent, par l'éclat de celles qu'il possède. Les vertus du premier sont tempérées ; mais

il est exempt de vices : si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un toujours vrai n'a point de mauvaises qualités ; l'autre toujours grand n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes et inébranlables, mais de différentes maniéres et en différentes choses : l'un ne céde jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité ; les foiblesses sont aussi peu connues du Sage que les lâchetés le sont peu du héros ; et la violence n'a pas plus d'empire sur l'ame de celui-ci, que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de solidité dans le caractère du Sage et plus d'éclat dans celui du héros ; et la préférence se trouveroit décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres jugemens, et rendront aux qualités héroïques cette prééminence qui leur est due, et qui leur a été accordée dans tous les siècles, d'un commun consentement.

En effet, le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du Sage ; et c'en est bien assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai héros s'étendent plus loin ; le bonheur des hommes est son objet ; et c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande ame qu'il a reçue du ciel. Les philosophes, je l'avoue,

prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux ; et comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de sages, ils prêchent aux peuples une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, et dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée, ni le goût. *Socrate* vit et déplora les malheurs de sa patrie ; mais c'est à *Trasibule* qu'il étoit réservé de les finir ; et *Platon*, après avoir perdu son éloquence, son honneur et son temps, à la cour d'un tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie. Le philosophe peut donner à l'univers quelques instructions salutaires ; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni les grands qui les méprisent, ni le peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par des vues abstraites ; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être ; et il faut leur faire éprouver le bonheur, pour le leur faire aimer : voilà l'occupation et les talens du héros ; c'est souvent la force à la main qu'il se met en état de recevoir les bénédictions des hommes qu'il contraint d'abord à porter le joug des loix pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison.

L'héroïsme est donc, de toutes les qualités de l'ame, celle dont il importe le plus aux peuples que ceux qui les gouvernent soient revêtus. C'est la collection d'un grand nombre de vertus sublimes, rares dans leur assemblage, plus rares dans leur énergie,

et d'autant plus rares encore que l'héroïsme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour objet que la félicité des autres et pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions ; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités personnelles nécessaires au héros, et qui, sans être des vertus, servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises. Pour placer le vrai héros à son rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable : que c'est entre les hommes celui qui se rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une décision fondée sur cette maxime.

Il est vrai, et je me hâte de l'avouer, qu'il se présente, dans cette manière d'envisager l'héroïsme, une objection qui semble d'autant plus difficile à résoudre qu'elle est tirée du fond même du sujet.

Il ne faut point, disoient les Anciens, deux soleils dans la nature, ni deux *Césars* sur la terre. En effet, il en est de l'héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté, et que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le monde, l'eût désolé, s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un héros nécessaire au salut du genre humain ; mais en quelque temps que ce soit,

un peuple de héros en seroit infailliblement la ruine; et, semblable aux soldats de *Cadmus*, il se détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc, me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre humain peut-elle être dangereuse aux hommes, et peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous? Oui, sans doute, répondrai-je; quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien; la félicité publique est bien moins la fin des actions du héros, qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose, et cette fin est presque toujours sa gloire personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens et des maux innombrables; l'amour de la patrie est plus pur dans son principe, et plus sûr dans ses effets: aussi le monde a-t-il été souvent surchargé de héros; mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux et celui qui a des vertus: celles du héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame; et, semblables à ces drogues salutaires, mais peu agissantes, qu'il faut animer par des sels âcres et corrosifs, on diroit qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'héroïsme sous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes et mauvaises quali-

tés, salutaires ou nuisibles selon les circonstances, et combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune et de gloire pour celui qui les possède, et quelquefois même plus de bonheur pour les peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'ensuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'héroïsme ; d'autres qui lui soient indifférentes ; que d'autres lui sont plus ou moins favorables selon leurs différens rapports avec le grand art de subjuguer les cœurs et d'enlever l'admiration des peuples ; et qu'enfin parmi ces dernières, il doit y en avoir quelqu'une qui lui soit plus nécessaire, plus essentielle, plus indispensable, et qui le caractérise en quelque manière : c'est cette vertu spéciale et proprement héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'est si décisif que l'ignorance ; et le doute est aussi rare parmi le peuple que l'affirmation chez les vrais philosophes. Il y a long-temps que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitons aujourd'hui, et que la valeur guerrière passe chez la plupart des hommes pour la premiere vertu du héros. Osons appeller de ce jugement aveugle au tribunal de la raison : et que les préjugés, si souvent ses ennemis et ses vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refusons point à la première réflexion que ce sujet fournit, et convenons

d'abord que les peuples ont bien inconsidérément accordé leur estime et leur encens à la vaillance martiale, ou que c'est en eux une inconséquence bien odieuse de croire que ce soit par la destruction des hommes que les bienfaiteurs du genre humain annoncent leur caractère. Nous sommes à la fois bien mal-adroits et bien malheureux, si ce n'est qu'à force de nous désoler qu'on peut exciter notre admiration! Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bonheur et de paix renaissoient parmi nous, ils en banniroient l'héroïsme avec le cortège affreux des calamités publiques; et que les héros seroient tous relégués dans le temple de *Janus*, comme on enferme, après la guerre, de vieilles et inutiles armes dans nos arsenaux?

Je sais qu'entre les qualités qui doivent former le grand homme, le courage est quelque chose; mais hors du combat la valeur n'est rien. Le brave ne fait ses preuves qu'aux jours de bataille; le vrai héros fait les siennes tous les jours; et ses vertus, pour se montrer quelquefois en pompe, n'en sont pas d'un usage moins fréquent sous un extérieur plus modeste.

Osons le dire. Tant s'en faut que la valeur soit la première vertu du héros, qu'il est douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourrait-on honorer de ce titre une qualité sur laquelle tant de scélérats ont fondé leurs cri-

mes ? Non, jamais les *Catilina*, ni les *Cromwel* n'eussent rendu leurs noms célèbres; jamais l'un n'eût tenté la ruine de sa patrie, ni l'autre asservi la sienne, si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractère. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils eussent été des héros; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur et le fléau du genre humain, ces hommes avides de sang et de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir, des *Marius*, des *Totila*, des *Tamerlans*. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journalière dans ses exemples, plus funeste dans ses effets, qu'il n'appartient à la constance, à la solidité et aux avantages de la vertu ? Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité ! Combien d'exploits exécutés à la face du soleil, sous les yeux des chefs et en présence de toute une armée, ont été démentis dans le silence et l'obscurité de la nuit ! Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne seroit qu'un lâche, abandonné à lui-même. Tel a la tête d'un général, qui n'eut jamais le cœur d'un soldat. Tel affronte sur une brèche la mort

et le fer de son ennemi, qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un chirurgien.

Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du temps de *Charles-Quint*, et ces gens-là se connoissoient en bravoure. En effet, rien peut-être n'est si journalier que la valeur; et il y a bien peu de guerriers sincères qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector*; *Hector* épouvante *Ajax*, et fuit devant *Achille*. *Antiochus le grand* fut brave la moitié de sa vie, et lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du monde perdit le cœur et la tête à *Pharsale*. *César* lui-même fut ému à Dyrrachium, et eut peur à Munda; et le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave* et abandonna la victoire et l'empire du monde à celui qui tenoit de lui l'un et l'autre. Croira-t-on que ce soit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme héroïque n'appartient qu'à la valeur et aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands hommes que leur réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages et qu'on me dise lequel est le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*; de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*; d'*Antoine* ou de *Brutus*; de *François I* dans les fers, ou de *Charles-Quint* triom-

phant ; de *Valois* vainqueur, ou de *Coligny* vaincu ?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point souillé leurs mains dans le sang, n'en sont que plus sûrement immortels ? Que dirons-nous du législateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandoit pas ; de ce doux et pacifique citoyen qui savoit venger ses injures, non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête homme ? Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, et refuser l'héroïsme à celui qui a fait des héros de tous ses compatriotes ? Que dirons-nous du législateur d'Athènes qui sut garder sa liberté et sa vertu à la cour même des tyrans, et osa soutenir en face à un monarque opulent que la puissance et les richesses ne rendent point un homme heureux ? Que dirons-nous du plus grand des Romains et du plus vertueux des hommes, de ce modèle des citoyens, auquel seul l'oppresseur de la patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort ? Ferons-nous cet affront à l'héroïsme d'en refuser le titre à *Caton* d'*Utique* ? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats, et n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe : il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris,

et le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables et modestes.

On sait assez que le partage d'*Auguste* n'étoit pas la valeur. Ce n'est point aux rives d'Actium, ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique et rendue heureuse. L'univers soumis a moins fait pour la gloire et pour le sûreté de sa vie, que l'équité de ses loix et le pardon de *Cinna* : tant les vertus sociales sont dans les Héros même préférables au courage! Le plus grand Capitaine du monde *meurt* assassiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiscrete, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel; et l'auteur odieux des proscriptions effaçant ses forfaits à force de justice et de clémence, devient le pere de sa patrie qu'il avoit désolée, et meurt adoré des Romains qu'il avoit asservis.

Qui de nous osera ôter à tous ces grands hommes la couronne héroïque dont leurs têtes immortelles sont ornées ? Qui l'osera refuser à ce guerrier philosophe et bienfaisant, qui d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre sein les calamités d'une longue et funeste guerre, et fait briller au milieu de vous, avec une magnificence royale, les sciences et les beaux arts ? O spectacle digne des temps héroï-

ques! Je vois les Muses dans tout leur éclat marcher d'un pas assuré parmi vos bataillons ; Apollon et Mars se couronner réciproquement, et votre Isle encore fumante des ravages de la foudre en braver désormais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc, citoyens illustres, lesquels ont mieux mérité la palme héroïque, des guerriers qui sont accourus à votre défense, ou des sages qui font tout pour votre bonheur ; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile, puisqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

Aux exemples qui se présentent en foule et qu'il ne m'est pas permis d'épuiser, ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Assigner le premier rang à la valeur dans le caractere Héroïque, ce seroit donner au bras qui exécute la préférence sur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet sans en perdre le principal mérite ; mais exécuter le projet d'autrui, c'est rentrer volontairement dans l'ordre subalterne qui ne convient point au Héros.

Ainsi, quelle que soit la vertu qui le caractérise, elle doit annoncer le génie et en être inséparable. Les qualités Héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'est dans la tête qu'elles se développent et

prennent de la solidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, si l'esprit et la raison ne la guident; et toutes les vertus s'alterent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégénere aisément en opiniâtreté, la douceur en foiblesse, le zèle en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque qu'un succès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le Soldat du Nord, avec un génie étroit et un courage sans bornes, perdit sans retour, dès le milieu de sa carriere, une gloire acquise par des prodiges de valeur et de générosité; et il est encore douteux dans l'opinion publique si le meurtrier de *Charles Stuard* n'est point avec tous ses forfaits un des plus grands hommes qui aient jamais existé.

La bravoure ne constitue point un caractere, et c'est au contraire du caractere de celui qui la posséde qu'elle tire sa forme particuliere. Elle est vertu dans une ame vertueuse, et vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave; *Cartouche* l'étoit aussi: mais croira-t-on jamais qu'ils le fussent de la même maniere? La valeur est susceptible de toutes les formes; elle est généreuse ou brutale, stupide ou éclairée,

furieuse ou tranquille, selon l'ame qui la possede ; selon les circonstances, elle est l'épée du vice ou le bouclier de la vertu ; et puisqu'elle n'annonce nécessairement ni la grandeur de l'ame ni celle de l'esprit, elle n'est point la vertu la plus nécessaire au héros. Pardonnez-le moi, peuple vaillant et infortuné qui avez si long-temps rempli l'Europe du bruit de vos exploits et de vos malheurs. Non, ce n'est point à la bravoure de ceux de vos concitoyens qui ont versé leur sang pour leur pays, que j'accorderai la couronne héroïque, mais à leur ardent amour pour la patrie et à leur constance invincible dans l'adversité. Pour être des héros avec de tels sentimens, ils auroient même pu se passer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuse et trop répandue ; je n'ai pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ces détails la méthode des exclusions. Toutes les vertus naissent des différens rapports que la société à établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports est presqu'infini. Quelle tâche seroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir ? Elle seroit immense ; puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels. Elle seroit superflue, puisque dans le nombre des grandes et difficiles vertus dont le Héros a besoin pour bien commander, on ne sauroit comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore, dont

la

la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang qui, né dans le dernier, fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sais ce qui fût arrivé d'*Epictete*, placé sur le trône du monde; mais je sais qu'à la place d'*Epictete*, *César* lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

Bornons-nous donc, pour abréger, aux divisions établies par les philosophes, et contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres; bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures et subalternes, que l'on doit chercher la base de l'héroïsme.

Mais dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire? Les uns enivrés d'amour pour la patrie n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir, et n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs généreuses ames n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur; d'autres, dévorés d'ambition, n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquérans, d'autres d'adroits usurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les Ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir, les autres se sont joués de leur foi.

Quelques-uns ont été injustes par systême, d'autres par foiblesse, la plupart par ambition : tous sont allés à l'immortalité.

La justice n'est donc pas la vertu qui caractérise le Héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la modération, puisque c'est pour avoir manqué de cette derniere vertu que les hommes les plus célèbres se sont rendus immortels, et que le vice opposé à l'autre n'a empêché nul d'entr'eux de le devenir ; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du sang de son ami ; pas même *César*, à qui toutes les dissolutions de sa vie n'ôterent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque maniere qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat ; et elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. La prudence, dit Montaigne, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemie des hautes exécutions, et de tout acte véritablement héroïque : si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises ; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hasard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs, le caractere de l'héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive ; et l'on ne s'é-

leve gueres au-dessus de l'homme, qu'en foulant quelquefois aux pieds la raison humaine. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du Héros.

La tempérance l'est encore moins, elle à qui l'héroisme même, qui n'est qu'une intempérance de gloire, semble donner l'exclusion. Où sont les Héros que des excès de quelque espece n'ont point avilis? Alexandre, dit-on, fut chaste; mais fut-il sobre? Cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-t-il pas ses dissolutions? ne les réunit-il pas, quand à la suite d'une courtisane il brûla le palais de Persépolis? Ah, que n'avoit-il une maîtresse! Dans sa *funeste* crapule il n'eût point tué son ami. *César* fut sobre: mais fut-il chaste, lui qui fit connoître à Rome des prostitutions inouies, et changeoit de sexe à son gré? Alcibiade eut toutes les sortes d'intempérances, et n'en fut pas moins un des grands hommes de la Grece. Le vieux Caton lui-même aima l'argent et le vin. Il eut des vices ignobles et fut l'admiration des romains. Or ce peuple se connoissoit en gloire.

L'homme vertueux est juste, prudent, modéré, sans être pour cela un Héros; et trop fréquemment le Héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'héroïsme a dû son éclat. Que deviennent *César*, *Alexandre*, *Pyrrhus*, *An-*

nibal, envisagés de ce côté ? Avec quelques vices de moins, peut-être eussent-ils été moins célébres : car la gloire est le prix de l'héroïsme ; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'assignerois à l'homme d'Etat la prudence, au Citoyen la justice, au Philosophe la modération ; pour la force de l'ame, je la donnerois au Héros, et il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet, la force est le vrai fondement de l'héroïsme ; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, et c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme ; si vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur, et l'héroïsme s'évanouit. Au contraire, la seule force de l'ame donne nécessairement un grand nombre de vertus héroïques à celui qui en est doué, et supplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu sans être vertueux, on peut faire de grandes actions sans avoir droit à l'héroïsme. Le héros ne fait pas toujours de grandes actions ; mais il est toujours prêt à en faire au besoin, et se montre grand dans toutes les circonstances de sa vie : voilà ce qui le distingue de l'homme vulgaire. Un infirme

peut prendre la bêche et labourer quelques momens la terre : mais il s'épuise et se lasse bientôt. Un robuste laboureur ne supporte pas de grands travaux sans cesse ; mais il le pourroit sans s'incommoder, et c'est à sa force corporelle qu'il doit ce pouvoir. La force de l'ame est la même chose ; elle consiste à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes sont plus aveugles que méchans ; et il y a plus de foiblesse que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres ; et nos fautes ne viennent que de nos erreurs ; nous n'en commettons gueres que parce que nous nous laissons gagner à de petits intérêts présens, qui nous font oublier les choses plus importantes et plus éloignées. De-là toutes les petitesses qui caractérisent le vulgaire ; inconstance, légéreté, caprice, fourberie, fanatisme, cruauté ; vices qui tous ont leur source dans la foiblesse de l'ame. Au contraire, tout est grand et généreux dans une ame forte, parce qu'elle sait discerner le beau du spécieux, la réalité de l'apparence, et se fixer à son objet avec cette fermeté qui écarte les illusions et surmonte les plus grands obstacles.

C'est ainsi qu'un jugement incertain et un cœur facile à séduire, rendent les hommes foibles et petits. Pour être grand, il ne faut que se rendre maître de soi. C'est au-dedans de nous-mêmes que sont nos

plus redoutables ennemis ; et quiconque aura su les combattre et les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des Sages, que s'il eût conquis l'univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame ; c'est ainsi qu'elle peut éclairer l'esprit, étendre le génie, et donner de l'énergie et de la vigueur à toutes les autres vertus. Elle peut même suppléer à celles qui nous manquent ; car celui qui ne seroit ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré, par inclination, le sera pourtant par raison, si-tôt qu'ayant surmonté ses passions et vaincu ses préjugés, il sentira combien il lui est avantageux de l'être ; si-tôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'héroïsme, et elle l'est encore par un autre argument sans réplique que je tire des réflexions d'un grand homme : les autres vertus, dit *Bacon*, nous délivrent de la domination des vices ; la seule force nous garantit de celle de la fortune. En effet, quelles sont les vertus qui n'ont pas besoin de certaines circonstances pour les mettre en œuvre ? De quoi sert la justice avec les tyrans, la prudence avec les insensés, la tempérance dans la misere ? Mais tous les événemens honorent l'homme fort : le bonheur et l'adversité servent également à sa gloire, et il ne regne pas moins dans les fers que sur le trône. Le martyre de Regulus à Carthage, le festin

de Caton rejeté du consulat, le sang-froid d'Epictete estropié par son maître, ne sont pas moins illustres que les triomphes d'Alexandre et de César ; et si Socrate étoit mort dans son lit, on douteroit peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit sophiste.

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au héros, je devrois parler encore de ceux qui sont parvenus à l'héroïsme sans la posséder. Mais comment y seroient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le vrai héros, et qui lui est essentielle ? Je n'ai rien à dire là-dessus, et c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célebres, dont les noms sont inscrits au Temple de la Gloire, les uns ont manqué de sagesse, les autres de modération ; il y en a eu de cruels, d'injustes, d'imprudens, de perfides ; tous ont eu des foiblesses ; nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes ; mais sans la force de l'ame, il n'y eut jamais de héros.

DISCOURS

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750.

Sur cette Question proposée par la même Académie :

Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hìc ego sum, quia non intelligor illis.
Ovid.

AVERTISSEMENT.

Qu'est-ce que la célébrité ! Voici le malheureux Ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette piece, qui m'a valu un prix, et qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre ; et j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce Recueil. Quel gouffre de miseres n'eût point évité l'Auteur, si ce premier ecrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être ! Mais il falloit qu'une faveur, d'abord injuste, m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.

PRÉFACE.

VOICI une des grandes et belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, et dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre-humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siecle, de leur pays, de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit-fort et le philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du temps de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels

Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siecle.

Un mot encore, et je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois depuis l'envoi refondu et augmenté ce discours au point d'en faire en quelque maniere un autre ouvrage ; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jeté quelques notes et laissé deux additions faciles à reconnoître, et que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect et la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.

DISCOURS.

Decipimur specie recti.

Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sait rien ; et qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus savantes compagnies de l'Europe ? louer l'ignorance dans une célebre Académie, et concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrariétés, et elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite, me suis-je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chere aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'Assemblée qui m'écoute? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, et non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes

dans des discussions douteuses ; et la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une partie intègre et éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité ; quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIÈRE PARTIE.

C'EST un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir, en quelque maniere, du néant par ses propres efforts ; dissiper, par les lumieres de sa raison, les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers ; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvellées depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siecles, dans un

état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avoit usurpé le nom du savoir, et opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser: gradation qui paroît étrange, et qui n'est peut-être que trop naturelle; et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables, en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement et les loix pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette li-

berté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, et protégez ceux qui les cultivent (*). Peuples policés, cultivez-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractere et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguerent autrefois Athènes et Rome dans les jours si vantés de leur magnificence et de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siecle et notre nation l'emporteront sur tous les temps

(*) Les princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables et des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude ; ils savent très bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche et de se nourrir des alimens communs aux autres peuples ; et les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds et qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

et sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manieres naturelles et pourtant prévénantes, également éloignées de la rusticité tudesque et de la pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, et perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de regles ; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche gueres en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, et son élégance un homme de goût ; l'homme sain et robuste se reconnoît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, et non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangere à la vertu, qui est la force et la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlete qui se plaît à combattre nud : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, et dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manieres et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais

naturelles ; et la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement : et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il régne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est par ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortege de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sinceres ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la

haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers, mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite; mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossierement son ennemi; mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s'éteindront; mais ce sera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du temps: je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (*).

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences et aux arts à revendiquer ce qui

(*) *J'aime*, dit Montagne, *à contester et discourir; mais c'est avec peu d'hommes et pour moi. Car de servir de spectacle aux Grands et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très méséant à un homme d'honneur.* C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.

leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion, c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manieres, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil à s'obliger réciproquement; c'est que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher: mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, et nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge? Non, Messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation et l'abaissement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité au progrès des sciences et des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumiere s'élevoit sur notre horizon, et le même

phénomene s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'Univers, ce climat si fertile sous un Ciel d'airain; cette contrée célebré, d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le monde: elle devint la mere de la philosophie et des beaux-Arts, et bientôt après, la conquête de Cambyse, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, et enfin des Turcs.

Voyez la Grèce, jadis peuplée de Héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye et l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses habitans; mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs et le joug du Macédonien se suivirent de près; et la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse, et toujours esclave, n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe et les Arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius et des Térence que Rome, fondée par un Pâtre et illustrée par des Laboureurs, commence à dégénerer. Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, et cette foule d'Auteurs obscenes, dont les noms seuls alarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des Na-

tions et le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de peuples, et le jour de sa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui, par sa position sembloit devoir l'être du monde entier ; de cet asyle des Sciences et des Arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie. Tout ce que la débauche et la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassinats et les poisons de plus noir ; le concours de tous les crimes de plus atroce : voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumieres dont notre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans? Il est en Asie une contrée immense où les Lettres conduisent aux premieres dignités de l'Etat. Si les sciences épuroient les mœurs, si elles apprenoient aux hommes à verser leur sang pour la Patrie, si elles animoient le courage, les peuples de la Chine devroient être sages, libres et invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumieres des Mi-

nistres, ni la prétendue sagesse des Loix, ni la multitude des habitans de ce vaste Empire, n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant et grossier; de quoi lui ont servi tous ses Savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? seroit-ce d'être peuplé d'esclaves et de méchans?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples qui préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur et l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses; nation singuliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, et qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie; tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges: tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes et les noirceurs d'un peuple instruit, opulent et voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence et les vertus. Telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté et de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, et pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (*).

(*) Je n'ose parler de ces nations heureuses qui ne

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées, des hommes osifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice et sur la vertu, et que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine (**).

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité aussi célébre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette

connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces Sauvages de l'Amérique dont Montaigne ne balance point à préférer la simple et naturelle police, non-seulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer: mais quoi! dit-il, ils ne portent point de chausses!

(**) De bonne foi qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce tribunal intègre, des jugemens duquel les Dieux même n'appelloient pas? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur république? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens?

République

République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte ! opprobre d'une vaine doctrine ! tandis que les vices conduits par les beaux-Arts s'introduisoient ensemble dans Athènes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poëtes ; tu chassois de tes murs les arts et les artistes, les Sciences et les Savans.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le pays des orateurs et des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre et la toile animés par la main des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux*, *et l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, et se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier et le

plus malheureux d'entr'eux portoit des Savans et des Artistes de son temps.

» J'ai examiné, dit-il, les Poëtes, et je les regarde comme des gens dont le talent en impose à eux-mêmes et aux autres ; qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels et qui ne sont rien moins.

» Des Poëtes, continue Socrate, j'ai passé aux artistes. Personne n'ignoroit plus les arts que moi ; personne n'étoit plus convaincu que les artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant, je me suis apperçu que leur condition n'est pas meilleure que celle des Poëtes, et qu'ils sont, les uns et les autres, dans le même préjugé. Parce que les plus habiles d'entr'eux excellent dans leur partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux : de sorte que me mettant à la place de l'oracle et me demandant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont ; savoir ce qu'ils ont appris, ou savoir que je ne sais rien ; j'ai répondu à moi-même et au Dieu : Je veux rester ce que je suis.

» Nous ne savons, ni les Sophistes, ni les Poëtes, ni les Orateurs, ni les Artistes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le bon et le beau. Mais il y a entre nous cette différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose : au lieu que moi, si je ne sais rien,

au moins je n'en suis pas en doute. De sorte que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée par l'oracle, se réduit seulement a être bien convaincu que j'ignore ce que je ne sais pas. »

Voilà donc le plus sage des hommes au jugement des Dieux, et le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grece entiere, Socrate faisant l'éloge de l'ignorance! Croit-on que s'il ressuscitoit parmi nous, nos savans et nos artistes lui feroient changer d'avis? Non, Messieurs, cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines sciences; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, et ne laisseroit, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples et à nos neveux, que l'exemple et la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes!

Socrate avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome, de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisoient la vertu et amolissoient le courage de ses concitoyens: mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore: Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes, et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux loix, succéderent les noms d'Epicure, de Zénon,

d'Arcésilas. *Depuis que les Savans ont commencé à paroître parmi nous*, disoient leurs propres philosophes, *les gens de bien se sont éclipsés*. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande ame; si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nôm respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes? ,,Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toîts de chaume et ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine? Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés, qu'avez-vous fait? Vous, les Maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus? Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent! C'est pour enrichir des architectes, des statuaires et des histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grece et l'Asie? Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte? Romains, hâtez-vous de renverser ces amphitéâtres; brisez ces marbres; brûlez ces tableaux; chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'au-

tres mains s'illustrent par de vains talens ; le seul talent digne de Rome, est celui de conquérir le monde et d'y faire règner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour une assemblée de Rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée : il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? O citoyens ! Il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le Ciel : l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre. »

Mais franchissons la distance des lieux et des temps, et voyons ce qui s'est passé dans nos contrées et sous nos yeux ; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, et épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius ; et qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë ; mais il eût bu dans une coupe encore plus amere, la raillerie insultante, et le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châ-

timent des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! Que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi, la probité seroit fille de l'ignorance ? La science et la vertu seroient incompatibles ? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité et le néant de ces titres orgueilleux que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences et les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès ; et ne balan-

çons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences (*). Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même,

(*) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; et il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloué sur le Caucase, en penssassent guères plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. » Le Satyre, dit une » ancienne fable, voulut baiser et embrasser le feu, la pre» mière fois qu'il le vit ; mais Prométhéus lui cria : Satyre, » tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand » on y touche. » C'est le sujet du frontispice.

de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts, sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la jurisprudence ? Que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs ? Qui voudroit en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des sciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincérement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans

cette

cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterium* pour en bien juger (*)? Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourissent à leur tour ; et la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; et tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philosophes illustres ; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vide ; quels sont, dans les révolutions des planetes, les rapports des aires parcourues en temps égaux ; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion et de rebroussement ; comment l'homme voit tout en Dieu ; comment l'ame et le corps correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges ; quels astres peuvent être habités ; quels in-

(*) Moins on sait, plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes et des tourbillons ? Et y a-t il aujourd'hui même en Europe si mince physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes ?

sectes se reproduisent d'une manière extraordinaire? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers? Revenez donc sur l'importance de vos productions; et si les travaux des plus éclairés de nos savans et de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs et de lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat.

Que dis-je, oisifs? et plût à Dieu qu'ils le fussent en effet! Les mœurs en seroient plus saines, et la société plus paisible. Mais ces vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi, et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion, et consacrent leurs talens et leur philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis; et pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les réléguer parmi les Athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'est un grand mal que l'abus du temps.

D'autres maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté et de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences et les arts, et jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulieres, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même, si l'on veut, à les multiplier: que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours? et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs et de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre en suivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien; et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait. Ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républi-

ques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, et laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse; et les Scythes, le plus misérable de tous les peuples, ont résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputerent l'empire du monde; l'une étoit très riche, l'autre n'avoit rien, et ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules; les Saxons l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure et leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance et toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de hareng. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent hormis des mœurs et des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux empires, d'être brillans et momentanés, ou vertueux et durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins inutiles, s'élevent jamais à rien de grand ; et quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté; où l'un des sexes (*)

(*) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société, d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame et vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, et que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, et de défendre une si grande cause.

n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chef-d'œuvres de poésie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, Messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arrouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes.

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame et qui refuse de se prêter au génie de son siècle et de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence et dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais et non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre, le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes et saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles et des Phidias; toi dont les an-

ciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens et vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre et gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du

cabinet. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, toutes les bibliothéques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entr'eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, et à les amuser à des occupations oisives et sédentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane et du royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; et toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux et savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux et guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police et en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir et efféminer les courages, qu'à les affermir et les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfévrerie, et à cultiver les beaux arts; et comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis et le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef et peut-être pour toujours cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui, en affaissant et corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers et la mort, des hommes que le moindre besoin accable, et que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons et aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités, pour fondre et détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes et à Trasimène; César avec vous eût passé le Rubicon et asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier

eût traversé les Alpes, et que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, et il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force et de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; et qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre et le froid, ou par le fer de l'ennemi?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre ; sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; et s'ils entendent

parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur (*). J'aimerois autant, disoit un sage, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (†), et non ce qu'ils doivent oublier.

(*) Pens. philosoph.

(†) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'est, dit Montaigne, chose digne de très grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, et au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres des sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence et justice.

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la première autorité près du roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau et sain, et après sept ans, le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion, le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à

Nos jardins sont ornés de statues, et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique? les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes, par la distinction des talens et par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le

ne rien craindre Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon: c'est, dit-il, qu'entre notre école un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta son saye qui étoit plus grand Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait: car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; et il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τυπτω. Mon régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

plus évident de toutes nos études, et la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel-esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix?

Le Sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; et quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée et rendue avantageuse à la société, tombe en langueur, et s'éteint dans la misère et dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, et ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences et des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens et méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous, ceux qui nous donnent du pain, et qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, et dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remède à leurs blessures, a enseigné aux souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences et des arts, sources de mille déréglemens, ce grand monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines et du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, et de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions, affermies par son auguste successeur, et imitées par tous les rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront sur eux-mêmes, et tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles et des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour règne parmi elles, et donneront aux peuples ce plaisir si rare et si doux de voir des sociétés savantes se

dévouer à verser sur le genre-humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre; et l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires? Tant d'établissemens faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, et de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaison de l'agriculture et de la philosophie : on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement, qu'est-ce que la philosophie? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant chacun de son côté, sur une place publique : venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, et que le bien

et le mal moral sont des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups, et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis et pour vos enfans ces leçons profitables ! vous en recevriez bientôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, et l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux et que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendans ! Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'imprimerie sous le règne de l'Evangile ? Les écrits impies des Leucippes et des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais grâce aux caractères typographiques (*), et à l'usage

(*) A considérer les désordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit consenti d'établir une imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la

que

que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinosa resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance et la rusticité de nos pères n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle ; et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui : et à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des lumières et des funestes arts de nos pères, et rends-nous l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur et qui soient précieux devant toi ».

détruire et d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : si les livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, et il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus. Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, et l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque auroit été brûlée, et ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.

Mais si le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, et si la corruption des mœurs, a porté atteinte à la pureté du goût : que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, et que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences et introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher ? tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriere des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée et se fussent jetés dans des arts utiles à la société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un géometre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maître à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes et les Newtons, ces précepteurs du genre-humain, n'en ont point eu eux-mêmes : et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : c'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, et qu'ils se sont

exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences et des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, et de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent; et ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'éloquence fut Consul de Rome; et le plus grand peut-être des Philosophes, Chancellier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque Université, et que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'academie; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savans du premier ordre trouvent dans leurs cours

d'honorables asyles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science et l'autorité, animées d'une noble émulation, et travaillant de concert à la félicité du genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres et la sagesse seules d'un autre; les Savans penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens, et qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, et qui dans l'état présent des choses ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, et bornons-nous à bien remplir les nôtres: nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu! science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connoître? Tes principes ne

sont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? et ne suffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable philosophie : sachons nous en contenter ; et sans envier la gloire de ces hommes célebres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un savoit bien dire, et l'autre bien faire.

LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Tirée du Mercure de juin 1751, 2e. Volume.

Je dois, Monsieur, des remercimens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, et je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes Censeurs un peu séveres sur ma logique, et je soupçonne qu'ils se seroient montrés moins scrupuleux, si j'avois été de leur avis. Il me semble au moins que s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurois aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'Auteur semble, disent-ils, *préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences, état pire que l'ignorance, par le faux savoir ou le jargon qui étoit en regne.*

L'auteur de cette observation semble me faire dire que le faux savoir, ou le jargon scholastique, soit préférable à la science ; et c'est moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance. Mais qu'entend-il par ce mot de *situation* ? l'applique-t-il aux lu-

mieres ou aux mœurs, ou s'il confond ces choses que j'ai tant pris de peine à distinguer? Au reste, comme c'est ici le fond de la question, j'avoue qu'il est très-maladroit à moi de n'avoir fait que sembler prendre parti là-dessus.

Ils ajoutent que l'*Auteur préfére la rusticité à la politesse.*

Il est vrai que l'auteur préfére la rusticité à l'orgueilleuse et fausse politesse de notre siecle, et il en a dit la raison. *Et qu'il fait main basse sur tous les savans et les artistes.* Soit, puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises.

Il auroit dû, disent-ils encore, *marquer le point d'où il part, pour désigner l'époque de la décadence.* J'ai fait plus; j'ai rendu ma proposition générale: j'ai assigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde; et j'ai trouvé le progrès de ces deux choses toujours en proportion. *Et en remontant à cette premiere époque, faire comparaison des mœurs de ce temps-là avec les nôtres.* C'est ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in-4°. *Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au temps des Apôtres.* Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y auroit à cela, si le fait étoit vrai; mais je demande justice au Censeur: voudroit-il que j'eusse dit que le

temps de la plus profonde ignorance étoit celui des Apôtres ?

Ils disent de plus, *par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais qne le cas d'un royaume tel que la france, par exemple, est tout différent; les raisons en sont connues.*

Nai - je pas ici encore quelque sujet de me plaindre ? ces raisons sont celles auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien ou mal, j'ai répondu. Or on ne sauroit gueres donner à un auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre ? la voici : Que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Voilà ce que je leur ai ai demandé, et ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la premiere commence par ces mots : *enfin voici ce qu'on objecte*, etc. et l'autre, par ceux-ci : *mais ce qui touche de plus près*, etc. ; je supplie le lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'Académie m'avoit demandé si le rétablissement des sciences et des arts avoit contribué à épurer les mœurs. Telle étoit la question que j'avois à résoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singuliere. Cependant j'ai presque

que à demander pardon au lecteur de l'avoir prévue : car c'est ce qu'il pourroit croire en lisant les cinq ou six dernieres pages de mon discours.

Au reste, si mes censeurs s'obstinent à desirer encore des conclusions pratiques, je leur en promets de très clairement énoncées dans ma premiere réponse.

Sur l'inutilité des loix somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit *que l'Auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-dessus*. Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeller de médecin.

On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, et il importe d'ôter toute prise à la chicane. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, et je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les discours académiques. Je suis fort du goût de ces lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel est l'adversaire dont on me menace dans le *post-scriptum*; tel qu'il puisse être, je ne saurois me résoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes censeurs qu'ils pourroient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils esperent; je prévois que quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera. Lumieres, connoissances, loix, morale, raison, bienséance, égards, douceur, aménité, politesse, éducation, etc; à tout cela je ne répondrai que par deux autres mots, qui sonnent encore plus fort à mon oreille. *Vertu*, *vérité* ! m'écrierai-je sans cesse : *vérité*, *vertu* ! Si quelqu'un n'apperçoit là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Sur la réfutation de son Discours,

PAR M. GAUTIER,

Professeur de Mathématiques et d'Histoire, et Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.

Je vous renvoie, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours (*); mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre; et voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, et plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le discours même auquel il a répondu.

(*) Cette réfutation de M. Gautier sera imprimée dans le 4e vol. des Pièces diverses.

Lisez, je vous prie, dans l'un et l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des Académies, de l'éducation; lisez la Prosopopée de Louis-le-Grand et celle de Fabricius; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier et la mienne, et vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre même dans les choses que j'aurois dites comme lui; et cela me donneroit un air contrariant que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, et que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, et que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur: *je vous traite comme un sot, et je me moque de vous*; l'autre lui répond dans le fond

du sien : *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'Auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute ; ce qui lui est assurément fort commode ; parce que répondant sans cesse à sa pensée, et jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais ouï dire qu'un peintre qui expose en public un tableau soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, et de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre même en répliquant ; par exemple, je sais, dirois-je à M. Gautier, que nos soldats ne sont point des Réaumurs et des Fontenelles, et c'est tant pis pour eux, pour nous, et surtout pour les ennemis. Je sais qu'ils ne savent rien, qu'ils sont brutaux et grossiers ; et toutefois j'ai dit, et je dis encore, qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, et par les beaux-arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles

éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexpliquable pour M. Gautier; pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les troupes ont de commun avec les Académies; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus et mal nourris; ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talens on néglige les vertus; et d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5. Si je voulois répondre à la premiere partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les Auteurs que je puis citer, et ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, et veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif; tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès: en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allègue; en vain lui représenterois-je qu'être

barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, et que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux qui méprisent les loix ; sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux, qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire ! Le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, et de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ? Il faudra donc disputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prises avec Xenophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite ; nous voilà dans les recherches des critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes, les livres se multiplient, et la question s'oublie : c'est le sort des disputes de Littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissement, l'on finit toujours par ne savoir plus où l'on en est : ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la seconde partie, cela seroit bientôt fait ; mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, et non par-tout où j'ai dit oui ; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, et supprimer les preuves, j'aurai très exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gau-

tier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la refutation sans en dire trop ou trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode, et examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, et le style de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, et qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans ; et je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins, à me montrer quelque peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes ; s'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences : mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des

peuples polis, et d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il en parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres; et après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siècle; et voilà ce qui frappe M. Gautier: mais je vois aussi qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiere partie de mon discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la

seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît surtout très scandalisé de la maniere dont j'ai parlé de l'éducation des colléges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sais combien de belles choses qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. « Nous nous enquérons volontiers : sait-il du grec et du latin ? Ecrit-il en vers ou en prose ? Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'étoit le principal ; et c'est ce qui demeure derriere. Criez d'un passant à notre peuple, *ô le savant homme !* et d'un autre, *ô le bon-homme !* Il ne faudra pas à détourner ses yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur, *O les lourdes têtes !* »

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, et que la peine que nous trouvons à nous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture est un avertissement pour vous de la laisser en

friche. M. Gautier n'a pas songé, qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain; mais qu'avec beaucoup d'étude il est très douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur; car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les Laboureurs déserteroient bientôt des campagnes pour aller argumenter dans les écoles: occupation, selon M. Gautier, et je crois, selon bien des Professeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort, je demande à mon tour où est la nécessité de faire accorder le sentiment du Roi Osymandias avec celui des sages d'Egypte? S'il eût compté et sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poison* n'eût pas été substitué à celui de *remèdes*? Mais passons cette fastueuse ins-

cription. Ces remedes sont excellens, j'en conviens, et je l'ai déjà répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérement, et sans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment est très bon en soi, qui dans un estomac infirme ne produit qu'indigestions et mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin, qui après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier ?

J'ai fait voir que les sciences et les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singuliere de raisonner, et il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage et la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera gueres à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile et agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies; mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate et Caton, qui blâmoient les sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort savans hommes, et il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus savant des Athéniens, et c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les philosophes Grecs; et il se fonde sur ce que Carnéade se faisoit un jeu d'établir et de renverser les mêmes propositions ; ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays et le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade est le seul philosophe ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour et le contre : autrement tout ce que dit M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens , en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue partout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; et c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation , qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc , dit M. Gautier , *les éloquentes déclamations de M. Rousseau ?* A abolir, s'il étoit possible , les vaines déclamations des Colleges. *Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune ?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences ; mais M. Gautier auroit dû mieux que personne me pardonner celle-là. *Eh ! pourquoi*

n'a-t-on plus de vertu? c'est qu'on cultive les Belles-Lettres, les sciences et les arts! Pour cela précisément. *Si l'on étoit impolis, rustiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vendales, on seroit digne des éloges de M. Rousseau.* Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu? *Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes?* Ne se lasseront-ils point d'être méchans? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont assez bons? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis?* Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames? *O doux nœuds de la société! charme des vrais philosophes, aimables vertus; c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante; c'est que de toutes les Sectes des anciens Philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, et qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison; je n'en serai gueres plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation. *O aimables vertus! c'est*

par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance et de rusticité. Vous savez aller au cœur par des routes plus simples et plus naturelles. Il suffit de savoir la Réthorique, la Logique, la Physique, la Métaphysique et les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.

Autre exemple du style de M. Gautier.

Vous savez que les sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai su, je l'avois oublié, comme nous faisons tous en devenant raisonnables. *Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations !* stériles selon l'opinion commune; mais, selon moi, très fertiles en mauvaises choses. *Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la Philosophie. Au reste, je sais que les Universités ne me doivent aucune reconnoissance; et je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, et rendre hommage à la vérité. *Les grands Philosophes qui les possédent dans un degré éminent sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands Philosophes qui pos-

sédent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis; il étend ses soins à cet égard depuis les régens de College jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde, on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire et de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, et que je crois raisonnable. Il m'accuse, très sûrement sans en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi, je le soupçonne, avec plus de fondement, d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve, l'auront mis dans une espèce de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses; il m'aura donc réfuté par bienséance; mais il aura pris toutes sortes de précautions, et employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne.

C'est

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très mal-à-propos que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, et la gloire du grand Prince sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit : vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable Protecteur, vous dispenser de me donner raison ; et de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous ; ainsi de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre et indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses et sur les Lacédémoniens mêmes font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, et pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnèse. *Leur gouvernement devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face ; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure ; les fonctions les plus honorables sont avilies ; l'impunité*

multiplie les mauvais Citoyens ; les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse et l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ?

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeller toute la seconde partie de mon discours où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la premiere cause de ces causes prétendues; remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, et ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens furent l'ouvrage des Orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette manière, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi : mais si en effet il a parlé sincèrement en réfutant mon Discours, comment M. Gautier, Professeur en histoire, Professeur en Mathématiques, membre de l'Académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier,

c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, et suivre la réfutation pied à pied, vous en voyez la raison ; et ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie, et l'amére plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à Monsieur Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie ; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, etc.

P. S. Je viens de lire dans la Gazette d'Utrecht du 22 Octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de M. Gautier, et cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en son ouvrage, laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, et se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que

pour servir de transitions ; il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son principal intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement, et pour mettre M. Gautier sur son terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'histoire.

Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera gueres.

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût elle toute composée d'hommes justes, ne sauroit subsister sans loix ; et il conclud de là, qu'il n'est pas vrai, que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si savant Auteur confondroit-il la jurisprudence et les loix ?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement ; et pour mettre M. Gautier sur son terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurisconsultes ni avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour savoir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans le pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, et qu'il étale dans la Gazette ; mais je fini-

rai par cette observation, que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, et retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque, mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question, il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Novembre 1751.

RÉPONSE

AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE,

OU

OBSERVATIONS DE J. J. ROUSSEAU,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENÈVE,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

JE devrois plutôt un remerciement qu'une réplique à l'Auteur anonyme (*), qui vient d'honorer mon discours d'une réponse. Mais ce que je dois à la reconnoissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; et je n'oublierai pas, non plus, que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, et reprennent leur premiere égalité.

Le discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très vraies et très bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse : car quoique j'y sois qualifié de Docteur,

(*) L'ouvrage du roi de Pologne étant d'abord anonyme et non avoué par l'auteur, m'obligeoit à lui laisser l'*incognito* qu'il avoit pris ; mais ce prince, ayant depuis reconnu publiquement ce même ouvrage, m'a dispensé de taire plus long-temps l'honneur qu'il m'a fait.

(*L'ouvrage du roi de Pologne sera imprimé dans le quatrième volume des pièces diverses.*)

je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte ; car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux, toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences ; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble au ton de la réponse, qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup ; c'est, selon l'Auteur, un aveu arraché à la vérité et que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit ; le bien que l'Auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des Auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop

court? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est dit-on, que je me suis rétracté : j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; et tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très bonne en soi, cela est évident ; et il faudroit avoir renoncé au bon sens, pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances et d'étendre ses lumieres. En ce sens j'ai loué le savoir, et c'est en ce sens que je loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts et des sciences ; et j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire, que les sciences dont la source est si pure et la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satires ameres, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de Livres obscenes ; et dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches

et honteuses flatteries ? Je disois que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme ; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage ; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs ; et que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, et que plusieurs en abusent en effet. En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes : j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, et qu'on en abuse toujours ; et il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes et par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé ; et c'est ce que j'avois à prouver. Cependant quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au

petit nombre des vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légeres observations à faire, sur quelques endroits de cette Réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, et qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'Auteur m'honore de plusieurs éloges, et c'est assurément m'ouvrir une belle carriere. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable que des louanges indiscretes (*).

(*) Tous les princes, bons et mauvais, seront toujours bassement et indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans et des gens de lettres. Quant aux princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés et mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, et la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre. *Pour que je prisse plaisir à vos louanges*, disoit l'empereur Julien à des courtisans qui vantoient sa

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre (*a*) ; il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné ; ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens, cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général ; et il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe, par des phrases fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite et ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (*b*) : puisque la science

justice ; *il faudroit que vous osassiez dire le contraire, s'il étoit vrai.*

(*a*) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris : grande et belle question s'il en fut jamais, et qui pourra bien n'être pas sitôt renouvellée. L'Académie Françoise vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que l'*Amour des Lettres inspire l'amour de la vertu.* L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problême ; et cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

(*b*) Je ne saurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, et qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très bon gré que je me suis jeté dans l'étude ; et c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jetoit dans mon ame sans aucun

et la vertu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver; on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question; cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma réponse, ou plutôt dans mes réponses; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science et la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais savans à leur Cour, et à leur donner leur confiance; afin qu'on voye une fois ce que peuvent la science et la vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais savans sont en petit nombre, je l'avoue; car pour bien user de la science, il faut réunir de grands talens et de grandes vertus; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On

profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

ne sauroit donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant et vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la science, et plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantiroit de cette imputation : je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être.

3. Je pourrois rapporter à ce sujet, ce que disoient les pères de l'Eglise des sciences mondaines qu'ils méprisoient, et dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israëlites : mais je me contenterai, pour dernière réponse, de proposer cette question : si quelqu'un venoit pour me tuer et que j'eusse le

bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe ; et cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi ; et c'est une indiscrétion que le public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent et de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en disputent devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier et d'encre. Mais cette règle si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adversaire ; et c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'auteur observant que j'attaque les sciences et les arts, par leurs effets sur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; c'est comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts et les sciences nous

rendent malhonnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très commodes; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, et prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, et que le spectacle de la nature exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend: seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur et la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres: je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne sais rien, que par celui qui connoît et le cèdre et l'hysope, et la trompe de la mouche, et celle de l'éléphant: *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.*

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent: l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur, je le sais; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philosophe, qui se flatte de pénétrer dans

les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, et des bornes à la divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains systêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé. Tandis que la savante Grèce étoit pleine d'Athées, Elien remarquoit (*) que jamais barbare n'avoit mis en doute l'existence de la divinité. Nous pouvons remarquer de même aujourd'hui, qu'il n'y a dans toute l'Asie qu'un seul peuple lettré, que plus de la moitié de ce peuple est Athée, et que c'est la seule nation de l'Asie où l'Athéisme soit connu.

La curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inspire l'envie d'apprendre*. Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. *Ses besoins lui en font*

(*) Var. Hist. L. 2. c. 31.

sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les Sauvages sont des hommes, et ne sentent point cette nécessité-là. *Ses emplois lui en imposent l'obligation*. Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs (*c*). *Ses progrès lui en font goûter le plaisir*. C'est pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir*. Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir ;* c'est-à dire, que l'usage de tout le temps qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur ignorance se développe en apprenant, et c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout savoir ; et il n'y a sorte de

(*c*) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent : si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guères besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire. Au reste, Cicéron lui-même qui, dit Montaigne, » devoit au » savoir tout son vaillant, reprend aucuns de ses amis d'avoir » accoutumé de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialec» tique et à la géométrie, plus de temps que ne méritoient » ces arts, et que cela les divertissoit des devoirs de la » vie plus utiles et honnêtes » Il me semble que dans cette cause commune, les savans devroient mieux s'entendre entr'eux, et donner au moins des raisons sur lesquelles eux-mêmes fussent d'accord.

sottise que cette persuasion ne leur fasse dire et faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore, qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir; et il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses et sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de savoir en combien de manieres on peut faire mal. Nous avons un guide intérieur bien plus infaillible que tous les livres, et qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours : et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, et se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin, et ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, et qui, après avoir bravé et insulté tout le monde, se laisse battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits res-

semble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut; j'ai cité aussi un peuple moderne, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle et d'équité que d'envie contre mes compatriotes et d'humeur contre mes contemporains. Cependant, personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays et ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons, et ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable qui m'a déjà été faite par un Philosophe (*) : *N'est-ce point*, me dit-on ici, *au climat*, *au tempérament*, *au manque d'occasion*, *au défaut d'objet*, *à l'économie du gouvernement*, *aux coutumes*, *aux loix*, *à toute autre cause qu'aux sciences*, *qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays et en différens temps ?*

Cette question renferme de grandes vues

(*) Préf. de l'Encycl.

et demanderoit des éclaircissemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très cachées, mais très réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement, et le génie, les mœurs et les connoissances des citoyens; et ceci me jeteroit dans des discussions délicates, qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire; et tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genève, et dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi : c'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine et l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise, qu'il en suit de siècle en siècle le développement; c'est dans les livres de morale et les annales saintes, qu'il en voit les exemples, et qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion et à la vertu des appuis si puissans! et ce sera à elle qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On

s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'auteur : comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la Religion, moi qui blâme surtout l'étude de nos vaines sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? et qu'est-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, sinon celle de sa religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Ministres indiscrets, qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui par leurs misérables pointilleries ont avili la sublime simplicité de l'Evangile, et réduit en syllogismes la doctrine de Jésus-Christ. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, et non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire et les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je savois

savois exposer en peu de mots ce que les sciences et la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela serveroit-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choisi, n'a jamais cultivé les sciences, et on ne lui a jamais conseillé l'étude; cependant, si cette étude étoit bonne à quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir séparé, autant qu'il étoit possible, des nations idolâtres et savantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce peuple foible et grossier étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des Prêtres de Baal, que par les sophismes des Philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens et les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph et Philon, qui partout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les Philosophes de Jérusalem; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les Docteurs (*d*). Ceux-ci, quoi-

(*d*) On voyoit régner entre ces deux partis, cette haine et ce mépris réciproque qui regnerent de tout temps entre les Docteurs et les Philosophes, c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui, et ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux pri-

qu'ils bornassent à-peu-près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste et toute la suffisance dogmatique; ils observoient aussi avec un très grand soin toutes les pratiques de la Religion; mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, et le cas qu'il en falloit faire : au surplus, ils avoient tous très peu de science et beaucoup d'orgueil; et ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des savans que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine et son ministere. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits et les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode étoit simple; ils prêchoient sans art, mais avec un cœur pénétré : et de tous

ses le maître de musique et le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire et le bel esprit, le chymiste et l'homme de lettres, le jurisconsulte et le médecin, le géometre et le versificateur, le théologien et le philosophe; pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, et d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la sainteté de leur vie; leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les Prêtres payens alarmés firent entendre aux Princes que l'Etat étoit perdu parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les chrétiens couroient au martyre, tous les peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non contens de persécuter les chrétiens, se mirent à les calomnier; les Philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs Prêtres. Les simples se faisoient chrétiens, il est vrai; mais les savans se moquoient d'eux, et l'on sait avec quel mépris St. Paul lui-même fut reçu des Athéniens. Les railleries et les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. St. Justin martyr *(e)* écrivit le premier l'apo-

(e) Ces premiers écrivains qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses sectes de philosophie, dont il avoit autrefois essayé, et les rend si ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi voit-

gie et dans l'érudition (*f*); on voulut montrer de la science et du bel esprit : les livres parurent en foule, et les mœurs commencerent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile et de la foi des Apôtres; il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de secte se fit entendre ; les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'emportement et la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces chré-

et de-là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine, mais elle y est née aussi avec la philosophie; et c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'athées ou de philosophes qu'ils ont parmi-eux. L'Histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit et sincere, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne et moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité et le temps même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain plus fort que toutes ces choses.

(*f*) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant, il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos savans, pour éclaircir les rêveries de la mythologie?

tiens si doux, qui ne savoient que tendre la gorge aux coûteaux, devinrent entr'eux des persécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous tremperent dans les mêmes excès ; et le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source : c'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le Christianisme. On osa croire que la religion en deviendroit plus respectable, revêtue de l'autorité de la philosophie ; il fut un temps où il falloit être Platonicien pour être Orthodoxe; et peu s'en fallut que Platon d'abord, et ensuite Aristote, ne fût placé sur l'autel à côté de Jésus-Christ.

L'Eglise s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorerent souvent en des termes pleins de force et d'énergie : souvent ils tenterent d'en bannir toute cette science mondaine qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle, de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier ; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; et ce fut d'une maniere très savante,

que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre; le Clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir, que sur celles qui lui sont inutiles; mais à laquelle l'Eglise gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans hommes émurent la querelle, de savans hommes la soutinrent, et les plus capables se montrerent toujours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis: aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le desir de briller aux dépens de leur adversaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire; le plus fort imposoit silence au plus foible; la dispute se terminoit toujours par des injures et la persécution en a toujours été le fruit: Dieu seul sait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui; la littérature et les arts brillent parmi nous: quel profit en a tiré la religion? Deman-

dons-le à cette multitude de philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos bibliothéques regorgent de livres de théologie; et les casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des saints et point de casuistes. La science s'étend et la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, et personne ne veut l'apprendre; nous sommes tous devenus Docteurs, et nous avons cessé d'être chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, Ministres de la loi qui m'est annoncée, donnez-vous moins de peines pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces livres savans, qui ne savent ni me convaincre ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connoître et aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher.

N'étalez

N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent et qui me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois; et sur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir ni de m'en enseigner davantage, et votre ministete est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres, ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre et de prêcher l'Evangile; et c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations, *non Aristotelic more*, disoient les Peres de l'Eglise, *sed Piscatorio* (*).

Je sens que je deviens long; mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien

(*) Notre foi, dit Montaigne, ce n'est pas notre acquet, c'est un par présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçu notre religion, c'est par autorité et par commandement étranger. La foiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, et notre aveuglement plus que notre clairvoyance. C'est par l'entremise de notre ignorance que nous sommes savans. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et céleste : apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance et la subjection : car, comme il est écrit, je détruirai la sapience des sages et abatrai la prudence des prudens.

commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxieme partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve gueres moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des sciences, me dit-on, *c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse et le luxe.* Je n'avois pas dit non plus, que le luxe fût né des sciences ; mais qu'ils étoient nés ensemble, et que l'un n'alloit gueres sans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La premiere source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité sont venues les richesses ; car ces mots de pauvre et de riche sont relatifs, et par-tout où les hommes seront égaux il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses sont nés le luxe et l'oisiveté ; du luxe sont venus les beaux arts, et de l'oisiveté les sciences. *Dans aucun temps les richesses n'ont été l'apanage des Savans.* C'est en cela même que le mal est plus grand ; les riches et les savans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus savans, ou que les savans fussent plus riches, les uns seroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la basse flatterie : et tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans et riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un*

Aristippe accrédité à la Cour, combien de philosophes réduits au manteau et à la besace, enveloppés dans leur propre vertu et ignorés dans leur solitude! Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très pauvres, et sûrement très fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur philosophie; mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? *Les Savans n'ont ni le goût, ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme bien fou, ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité.* Il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse et modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture et du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse et criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes: tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, et avoir pourtant l'ame très corrompue: d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux et modeste, si les travaux dont il s'occupe, nourrissent l'oisiveté et gâtent l'esprit de ses concitoyens? *Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le par-*

tage des Artistes. Il ne me paroît gueres qu'ils soient gens à se les refuser; surtout ceux qui s'occupant des arts tout-à-fait inutiles et par conséquent très lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches*. Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent et abusent des fruits de leur industrie*. Encore une fois, je ne vois point que nos Artistes soient des gens si simples et si modestes; le luxe ne sauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications; et par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit, et le misérable qui le convoite. On ne sauroit dire que ce soit un mal en soi de porter des manchettes de point, un habit brodé, et une boîte émaillée. Mais c'en est un très grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, et de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un temps et des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour savoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des savans; et je crois pouvoir me faire

un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent : non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine et fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ? Assurément je le voudrois. La confiance et l'estime renaîtroient entre les bons ; on apprendroit à se défier des méchans ; et la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derriere. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne sais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-temps sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément, et ne jamais punir personne ; car c'est un objet très scandaleux, qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ! Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur (*), elle n'en est pas

(*) Le Duc de la Rochefoucault.

plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? Non : couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu ; c'est l'outrager en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux, qui laissent voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carriere et mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien : on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche ; jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des lettres et des arts, l'élégance et la politesse qui règnent dans nos manières. L'auteur de la réponse me le dispute, et j'en suis étonné ; car puisqu'il fait tant de cas de la politesse, et qu'il fait tant de cas des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra

d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci. *On ne voit point que les savans soient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins ; donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux-arts et d'ouvrages de goût ; et nos beaux esprits, aussi peu savans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits-maîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade et pédantesque que l'auteur de la réponse veut leur donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les savans, les poëtes et les beaux esprits sont tous également ridicules ; que Messieurs de l'académie des belles-lettres, Messieurs de l'académie des sciences, Messieurs de l'académie françoise, sont des gens grossiers, qui ne connoissent ni le ton, ni les usages du monde, et exclus par état de la bonne compagnie ; l'auteur gagnera peu de chose à cela, et n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse et l'urbanité qui règnent parmi nous soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens et répandu parmi les peuples de l'Europe par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts (*g*). Comme les meilleurs maî-

(*g*) Quand il est question d'objets aussi généraux que les

tres à danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace et la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, et de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, et qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur; à Athènes, à Rome, à la Chine, partout on a vu la politesse du langage et des manières accompagner toujours, non

mœurs et les manières d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues, sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut pas chercher si un savant ou un autre sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature et la politesse, et voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, et de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation, et sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens : examiner tout cela en petit et sur quelques individus, ce n'est pas philosopher, c'est perdre son temps et ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, et avoir fait très peu de progrès dans la connoissance des hommes.

les savans et les artistes, mais les sciences et les beaux arts.

L'auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance : et me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philosophe, il peint l'ignorance à son tour; et l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison, mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très juste et très vraie pous nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*h*) et brutale, qui naît d'un mauvais cœur et d'un esprit faux; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité; qui multiplie les vices, qui dégrade la raison, avilit l'ame et rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'auteur attaque, et dont il fait un portrait fort odieux et fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste

(*h*) Je serai fort étonné, si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans et vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, et qui, pour l'ordinaire, n'étoient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance, à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne seroit pas la peine de me répondre; et par la même raison, je me croirai très dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire. Voyez le Timon de M. de Voltaire.

à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour pour la vertu, et n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme, et qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce et précieuse ignorance, trésor d'une ame pure et contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, et n'a pas besoin de chercher un faux et vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumières : voilà l'ignorance que j'ai louée, et celle que je demande au ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'auteur, *à ces temps d'ignorance et de barbarie, ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre et de justice.* Ces siècles heureux seront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aisément où, grace aux sciences, *ordre* et *justice* ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple, et où l'apparence en aura été conservée avec soin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes mais plus justes.* En quelque temps que ce soit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre ? Je ne saurois con-

cevoir cela. *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Personne assurément ne disputera à mon adversaire le droit de juger de l'héroïsme; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui, ne le soit pas pour nous? *Des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense.* Je ne nie pas à l'auteur qu'il n'y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très corrompus. Au reste, ces choses sont si vagues qu'on pourroit presque les dire de tous les ages; et il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques et faire des in-folio pour établir des preuves pour et contre.

Quand Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu, ce me semble, avoir en vue ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Epicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anachronisme n'est point messéant à mon adversaire: il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, et n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogène-Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps : mais je ne sais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie, et je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer : toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière conséquence, et gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, et détruire les universités et les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, et les mœurs n'y gagneroient rien (*). C'est avec douleur que je vais prononcer une grande et fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; et l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oisiveté et du luxe ; en vain même vous rameneriez les hommes à cette pre-

(*) *Les vices nous resteroient*, dit le philosophe que j'ai déjà cité, *et nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sûr ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, et qu'il a vu loin.

mière égalité, conservatrice de l'innocence et source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés, le seront toujours; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, et qu'il est blâmable de desirer, et impossible de prévoir.

Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage, et tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les académies et leurs illustres fondateurs, et j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique des palliatifs, et proportionne les remèdes moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence; et ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand prince, et ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui dans la patrie qu'il a adoptée et qu'il

rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très digne de sa sagesse et de sa vertu. Quand il est question d'établissemens politiques, c'est le temps et le lieu qui décident de tout. Il faut pour leurs propres intérêts, que les princes favorisent toujours les sciences et les arts; j'en ai dit la raison : et dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser et agir différemment, ses sujets resteroient pauvres et ignorans, et n'en seroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant et si favorable en apparence à sa cause; peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé? Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs; qu'il les admire ainsi que nous, et ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

DERNIÈRE RÉPONSE DE J. J. ROUSSEAU.

Ne, dùm tacemus, non verecundiæ sed diffidentiæ causâ tacere videamur. Cyprian contra Demet.

DERNIÈRE

DERNIERE
REPONSE
DE
J. J. ROUSSEAU
DE GENÈVE (*).

C'est avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs qui se soucient très peu de la vérité : mais la manière dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défence encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

Il faut me répéter, je le sens bien ; et le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons, c'est une preuve de la solidité de siennes (†).

(*) Le discours auquel M. Rousseau répond ici est de M. Bordes, Académicien de Lyon, et sera imprimé dans le quatrième volume des pièces diverses.

(†) Il y a des vérités très certaines qui, au premier coup-d'œil, paroissent des absurdités, et qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question et de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues et que je soutiendrai aussi long-temps que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie et de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux-arts, et l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes et aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très bon cœur assuré-

hiver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi : les vrais philosophes se hâtent moins ; et si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélites, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps et profondément médité mon sujet, et j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, et qui sont toujours le fruit et la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, et à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

ment. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs (*).

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate savant et vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances, et les rendent pernicieuses aux nations ; les méchans en tirent beaucoup

(*) *Les connoissances rendent les hommes doux*, dit ce philosophe illustre dont l'ouvrage, toujours profond et quelquefois sublime, respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, et, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux : mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame; la vertu n'est pas toujours douce, elle sait s'armer à propos de sévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sait point pardonner.

Ce fut une réponse très sage que celle d'un roi de Lacédémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collegue Charillus. *Et comment seroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne sait pas être terrible aux méchans ?* » *Quod malos boni oderint, bonos oportet esse* » Brutus n'étoit point un homme doux; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches et pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, et qui ne sont douces que par indifférence pour le bien et pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athènes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences et des arts (*).

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : c'est une folie de prétendre que les chimeres de la philosophie, les erreurs et les mensonges des philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots? et ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, savoir et philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, et très indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus; car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable.

(*) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisième pour les poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les poëtes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs triomphèrent; et Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë. On remarquera que je disois cela dès l'année 1752.

Plus l'intérieur se corrompt, et plus l'extérieur se compose (*) : c'est ainsi que la culture des Lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; et ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, et répandent partout les graces et l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu : mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, et rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile travaille pour les autres ; et que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, et cependant il ne fait que du mal.

La vanité et l'oisiveté, qui ont engendré

(*) Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de Molière, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossière qu'obcène, tout blesse leurs chastes oreilles ; et je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparoit les mœurs du siècle de Molière avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, et le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe (*) : toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience : et pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens temps et la rusticité des anciens peuples, on apper-

(*) On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même manière de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains et ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cint cent quatre-vingt poëtes classiques vers le milieu du siècle dernier.

çoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, et, ce qui est très important, une grande horreur pour la débauche (*), mère féconde de tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très ignorans

(*) Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes; je consens qu'elles m'honorent de l'épithète de pédant si redoutée de tous nos galans philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, et ne veux point de prôneurs; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme et la femme sont faits pour s'aimer et s'unir; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société et dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainsi elles ne font que du mal, et reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse et monacale capable de rendre ridicule tout homme, et je dirois presque toute femme, qui oseroit s'en piquer; tandis que chez les Payens cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, et admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, et qui, sans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre, et le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'ar-

étoient très vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme (*).

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples savans ont été corrompus, et c'est déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nom-

gent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne et sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée, et Pyrrhus vainqueur chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte Dryden à un jeune seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ses tragédies, Cléomenes s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je sais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui répliqua Dryden, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

(*) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sais combien de fort savans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? ces manières d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

bre

bre d'objets, et qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté; on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même peuple, et comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or, le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance; et qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste et philosophe, il a perdu ses mœurs et sa probité; il est redescendu à cet égard au rang des nations ignorantes et vicieuses qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, et la voici: c'est que tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu; au lieu qu'à force de progrès, les peuples savans et philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule et à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, et qu'il ne faut plus espérer de remédes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, et dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

,, Les hommes sont méchans naturellement; ils ont été tels avant la formation des sociétés; et par-tout où les sciences n'ont pas porté leur flambeau, les peuples,

abandonnés aux seules *facultés de l'instinct*, réduits avec les lions et les ours à une vie purement animale, sont demeurés plongés dans la barbarie et dans la misère.

„ La Grèce seule dans les anciens temps pensa, et *s'éleva par l'esprit* à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philosophes formerent ses mœurs et lui donnerent des Loix.

„ Sparte, il est vrai, fut pauvre et ignorante par institution et par choix; mais ses Loix avoient de grands défauts, ses citoyens un grand penchant à se laisser corrompre; sa gloire fut peu solide, et elle perdit bientôt ses institutions, ses Loix et ses mœurs.

„ Athènes et Rome dégénérerent aussi. L'une céda à la fortune de la Macédoine; l'autre succomba sous sa propre grandeur, parce que les Loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde. S'il est arrivé quelquefois que la gloire des grands empires n'ait pas duré long-temps avec celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble lorsque les lettres y ont été cultivées, et que c'est le sort des choses humaines de ne pas durer long-temps dans le même état. En accordant donc que l'altération des loix et des mœurs aient influé sur ces grands événemens, on ne sera point forcé de convenir que les sciences et les arts y aient contribué: et l'on peut observer, au contraire, que le progrès et la décadence des lettres est toujours en pro-

portion avec la fortune et l'abaissement des empires.

„ Cette vérité se confirme par l'expérience des derniers temps, où l'on voit dans une monarchie vaste et puissante la prospérité de l'Etat, la culture des sciences et des arts, et la vertu guerriere concourir à la fois à la gloire et à la grandeur de l'empire.

„ Nos mœurs sont les meilleures qu'on puisse avoir ; plusieurs vices ont été proscrits parmi nous ; ceux qui nous restent appartiennent à l'humanité, et les sciences n'y ont nulle part.

„ Le luxe n'a rien non plus de commun avec elles ; ainsi les désordres qu'il peut causer ne doivent point leur être attribués. D'ailleurs le luxe est nécessaire dans les grands Etats ; il y fait plus de bien que de mal ; il est utile pour occuper les citoyens oisifs et donner du pain aux pauvres.

„ La politesse doit être plutôt comptée au nombre des vertus qu'au nombre des vices : elle empêche les hommes de se montrer tels qu'ils sont ; précaution très nécessaire pour les rendre supportables les uns aux autres.

„ Les sciences ont rarement atteint le but qu'elle se proposent ; mais au moins elles y visent. On avance à pas lents dans la connoissance de la vérité, ce qui n'empêche pas qu'on n'y fasse quelque progrès.

„ Enfin quand il seroit vrai que les scien-

ces et les arts amollissent le courage, les biens infinis qu'ils nous procurent ne seroient-ils pas encore préférables à cette vertu barbare et farouche qui fait frémir l'humanité? „ Je passe l'inutile et pompeuse revue de ces biens : et pour commencer sur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que si quelque chose peut compenser la ruine des mœurs, je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque, supposer tout cela prouvé, puisque de tant d'assertions si hardiment avancées, il y en a très peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable ; et que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains ; mais il est très certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal : il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la

plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'aplomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4. La Grèce fut redevable de ses mœurs et de ses Loix à des Philosophes et à des Législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes Loix, on blâme les Loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune et de grandeur. Je parlois, moi, de mœurs et de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir; cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle

d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches ; ils sont seulement fourbes et fripons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres : mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (*). Il occupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur, il il n'y avoit ni misere ni oisiveté, et il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences et des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des

(*) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du laboureur; et celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêch d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

Etats, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent ; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, et qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer ; mais, à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (*). Ceci n'est pas une assertion de légere importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition

(*) Cette note est pour les philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire ; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention : quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, et comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, et les mauvais préjugés tiennent lieu de mauvais penchans.

contraire ; et il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* et de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels et brutaux, qu'on appelle maîtres, et de cette autre espèce d'hommes fripons et menteurs, qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux et traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; et je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, et que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés et savans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs et leur donnerent des loix ;

mais avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages ; les Assyriens leurs Caldéens ; les Indes leurs Gymnosophistes ; les Celtes leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens ; Atlas chez les Lybiens ; Zoroastre chez les Perses ; Zamolxis chez les Thraces ? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là ? *A côté des Miltiade et des Thémistocle, on trouvoit*, me dit-on, *les Aristide et les Socrate.* A côté, si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des Héros, vivoient dans un temps ; Socrate et Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre ; et quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grèce avilie et dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu et vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai : la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire ; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs et les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les sciences n'y ont donc que faire.

En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, et le reste du monde dut tout à la Grèce. La Grèce ni le monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, et dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre et vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très digne d'un vrai philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle et stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler et se trahir mutuellement pour satisfaire leur molesse ou leur ambition, et qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur du sang et des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenteroit le genre-humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs et de bergers ?* Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre-humain composé de cuisiniers, de poëtes, d'imprimeurs, d'orfevres, de peintres et de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre

est quelquefois un devoir, et n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui : et mourir en servant la patrie, est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions et les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial et ami de la vérité, je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle, et d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions et les ours, comme les tigres et les crocodilles. *Erigera-t-on en vertu les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer et se défendre?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison et sagement ménagées; et ce sont, surtout, des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois là que des vertus animales peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies : » Je ne vois là que d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. L'esprit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir. » *Otez les arts du monde*, nous dit-on ailleurs, *que reste-t-il? les exercices du corps et les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison et la vertu

sont toujours oubliées ! *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* 'C'est-à dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime et plus capable d'élever et d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien ? Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, et qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé ? et eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été ! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce qui ne devoit, dit-on, sa vertu qu'à la philosophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure et a duré le plus long-temps ait été précisément celui où il n'y avoit point de philosophes. Les mœurs de Sparte ont tou-

jours été proposées en exemple à toute la Grèce; toute la Grèce étoit corrompue, et il y avoit encore de la vertu à Sparte; toute la Grèce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fière Sparte perdit ses mœurs et sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athènes; Sparte a fini. Que puis-je répendre à cela ?

Encore deux observations sur Sparte, et je passe à autre chose; voici la première. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athenès fut vaincue, il est vrai; et il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, et qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande et beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus, et plusieurs peuples étoient ses tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, surtout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, et qui devoit seul lui assurer l'empire de la Grèce. C'étoit un port vaste et commode; c'étoit une marine formidable, dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle, qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre

du Péloponnèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre république, et qu'elle ait surtout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur sage Législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, et d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du Lecteur.

Je suppose que tous les États, dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte : que nous resteroit-il de cette contrée si célébre? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indifférent par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systémes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chef-dœuvres d'éloquence et de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les Arts utiles ou agréables qui conservent ou embelissent la vie; enfin, l'inestimable tradition des pensées et des actions de

tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, et n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le monde auroit vieilli, et les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes; et tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

» Citoyens, ouvrez les yeux et sortez de votre aveuglement. Je vois avec douleur que vous ne travaillez qu'à acquérir de la vertu, qu'à exercer votre courage et maintenir votre liberté et; cependant vous oubliez le devoir plus important d'amuser les oisifs des races futures. Ditez-moi, à quoi peut être bonne la vertu, si ce n'est à faire du bruit dans le monde ? Que vous aura servi d'être gens de bien, quand personne ne parlera de vous ? Qu'importera aux siècles à venir que vous vous soyez dévoués à la mort aux Termopyles pour le salut des Athéniens, si vous ne laissez comme eux ni systêmes de Philosophie, ni vers, ni comédies, ni statues (*)? Hâtez-vous donc

(*) Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence et de goût : il embellit Athènes

d'abandonner des loix qui ne sont bonnes qu'à vous rendre heureux ; ne songez qu'à faire beaucoup parler de vous quand vous ne serez plus ; et n'oubliez jamais que, si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être. »

Voilà, je pense, à-peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Ephores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du Philosophe, parce qu'elles sont immortelles et consacrées à l'admiration de tous les siècles ; *tandis*

d'excellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux et de chef-d'œuvres dans tous les arts. Aussi Dieu sait comment a été prôné par la foule des écrivains ! Cependant il reste encore à savoir si Périclès a été un bon Magistrat : car dans la conduite des Etats il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponèse, qui fut la ruine de la république ; je ne chercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé, si Périclès fut justement ou injustement accusé de malversation ; je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement ; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfans, dont ses soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la première fonction du magisttrat et du souverain. Car le plus court et le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

dis que les autres voient disparoîtte leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace. Ah ! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, et dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; et moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre gueres plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance et à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (*) : cependant quelques pages

(*) Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure; je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diver-

après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus, et l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eu à s'enrichir ces Magistrats, des guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté (*). Quant au courage, ne sait-on pas que la lâcheté ne sauroit entendre raison, et qu'un poltron ne laisse pas de fuir quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort et robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques.*

sité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement et grossièrement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms et la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation et favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne messieroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela, c'est Montaigne.

(*) Curius refusant les présens des Samnites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, et ceux qui les méprisent, pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches : mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela ils seroient nécesairement les maîtres.

Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, et je ne doute pas que l'un et l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des Etats soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des Citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses; je ne sais si cette proportion ne seroit point inverse (**). Voilà une importante question à méditer; et je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton plus méprisant que philosohique avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton: avec l'humeur et les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit et mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* Je ne sais s'il n'a rien fait pour sa patrie; mais je sais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le spectacle et le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé: il a appris à ceux qui

(*) La hauteur de mes adversaires me donneroit à la fin de l'indiscrétion, si je continuois à disputer contre eux. Ils croient m'en imposer avec leur mépris pour les petits Etats: ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois s'il est bon qu'il y en ait de grands?

aiment sincérement le véritable honneur, à savoir résister aux vices de leur siècle et à détester cette horrible maxime des gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres*; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans ce siècle de Sages et de Philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule et traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César et les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scevola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un Etat puissant et bien gouverné.* Un Etat puissant et bien gouverné ! Et moi aussi vraiment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à*

des vertus si cruelles. J'entends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les citoyens de cet Etat qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, et qu'ils eussent la force de faire leur dévoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'Etat dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collégue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, et que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté ; et que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : « Consul, pourquoi me fais-tu mourir ? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie ? et ne suis-je pas aussi ton enfant? » Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui, dans une circonstance aussi pé-

rilleuse, abandonne le soin de la patrie et abdique la magistrature, est un traitre qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infame, ou que les têtes de Titus et de Tiberinus tombassent par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfere aux premiers; et l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus, tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que sous le regne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien (*). J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains et les crimes des derniers; mais ce que je ne saurois oublier, c'est que la vertu

(*) Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui; car il eût continué de vivre comme les autres : et il ne devint homme de bien que quand cessant de recevoir l'exemple de son siècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit conversaque est in maximas laudes.*

étoit honorée des uns et méprisée des autres; et que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la République d'Athènes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, et pour payer très chérement les auteurs, les comédiens, et même les spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes; et je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans (*), sur les meil-

(*) Il ne faut pas demander si les peres et les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans et de leurs éleves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses, et à préferer tout de bon la vertu au savoir ? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son

leures méthodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des sciences et l'agrément des beaux-arts, et sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se refutent d'eux-mêmes, et dont les autres ont déjà été refutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, et qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des phrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les Nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire et de la vertu, sont des exceptions singulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences*. Fort bien; mais toutes les nations savantes, avec leurs belles idées de gloire et de vertu, en ont toujours perdu l'amour et la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jetons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés

éleve. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes*. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainsi; car jamais vous n'auriez de disciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

de

de vices : c'est si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Europeéen qui oseroit y pénétrer et le premier citoyen qui tenteroit d'en sortir (*). *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine.* Surtout depuis que les Européens y sont. *On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance, pour un seul vertueux.* Soit; on en comptera du moins un: mais un peuple vertueux et cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire aussi, *n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des satires, des vers; elle nourrit des vices.*

Si des barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très injustes. Qu'étions - nous

(*) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'Etat un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres, c'est à la loi de le prévenir, et il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines et des boussoles, puissent commettre des injustices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans ? Il marque seulement leur ruse et leur habileté ; il marque qu'un homme adroit et subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie et de trahisons ; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardens pour avoir ses trésors, tançant un de ses Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, et lui disant fiérement : et moi, suis-je sur des roses ?

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes; elles naissent du loisir; mais elles garantissent de l'oisiveté. De sorte qu'un homme qui s'amuseroit au bord d'un grand chemin à tirer sur les passans, pourroit dire qu'il occupe son loisir à se garantir de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté et du loisir. Mais je sais très certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des

malheureux à soulager; et je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. *Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste.* Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mettre à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes: il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; et que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes!

L'état d'ignorance est un état de crainte et de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds: lorsqu'on craint tout et qu'on a besoin de tout; quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins et des anatomistes sur leur vie et sur leur santé, pour savoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos alarmes et nous rendre pusillanimes. Les animaux

vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, et ne s'en trouvent pas plus malheureux. Une génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin, et le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison ? c'est précisément ce que je demande.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke?

Leibnitz et Newton sont morts comblés de biens et d'honneurs, et ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue? Je connoissois assez l'empire de la cupidité, pour savoir que tout nous porte aux professions lucratives; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagne plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une province ne sauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problême assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant

les premieres lignes et le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire des trois quarts des hommes contre la contagion de l'exemple. Premierement, les Savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison et la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauvegarde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulusve fuat*, ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, et se font plus de mal qu'à moi (*).

(*) Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, et je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des Philosophes ; d'où il s'ensuivra

Cette éducation étoit, dit-on, *fondée sur des principes barbares; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer, et non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, et non d'en démontrer la théorie.* Que de choses n'aurois-je point à répondre! mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu; car il n'en seroit pas entendu: mais il lui enseigne premierement à être vrai, et puis à être tempérant, et puis courageux, etc. Et enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie; mais les Perses enseignoient la pratique. Voyez mon discours.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes.* S'il nous a fait Philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les Philosophes étoïent des hommes; ils se sont trompés; doit-on s'en étonner?* C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plai-*

qu'ils ont tous été des bavards comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

gnons-les ; profitons de leurs fautes, et corrigeons-nous. Oui, corrigeons-nous, et ne philosophons plus . . . . . *Mille routes conduisent à l'erreur, une seule mene à la vérité.* Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, qu'elle ait été découverte si tard ?* Ah ! nous l'avons donc trouvée à la fin.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porte, non sur les savans, mais sur les Sophistes ; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus, et tous nos savans que de vrais sophistes ? *Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. *Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir.* C'est-à-dire l'orgueil de tous les savans. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation.* Il est vrai : mais c'est de la nôtre que je parle. *Socrate est ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre. *Le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance.* Le plus savant des Grecs ne savoit rien, de son propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déjà dit mon

sentiment là-dessus. *Déclamation vaine*, *qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne sais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matiere du passé au présent. *Lorsque les hommes marchoient tout nuds*, *celui qui s'avisa le premier de porter des sabots*, *passa pour un voluptueux ; de siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption*, *sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Mélon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire et avilir la vertu, et à faire des riches et des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe ? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; et c'est au moins une très haute imprudence de les multiplier sans nécessité, et de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépen-

dance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les Bibliothèques et tous les livres, de détruire les collèges et les Académies : et je dois ajouter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens ; mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal et tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remède.

Je me lasse et je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très grand nombre d'auteurs (*) se sont exercés à me ré-

(*) Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues et ne les lirai point très assurément; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, et je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

futer. Je suis très fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis (*) pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force et sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable : et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester en finissant, que le seul amour de l'humanité et de la vertu m'a fait rompre le silence, et que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, et du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, et surtout plus dignes de l'être.

(*) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu et que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes; puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier; et je conviens de très bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus temps; et personne ne sauroit de quoi je veux parler.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Sur une nouvelle réfutation de son discours, par un Académicien de Dijon (a).

JE viens, Monsieur, de voir une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en* 1750, *etc. accompagné de la réfutation de ce discours, par un académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage ;* et je pensois en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'éditeur de mon discours, l'Académicien qui lui refusa son suffrage auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé ; c'eût été une très bonne manière de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes juges qui ne dé-

(a) L'ouvrage auquel répond M. Rousseau, est une brochure in-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751, et contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le Discours de M. Rousseau, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre est une Réfutation de ce Discours. On y a joint des apostilles critiques, et une réplique à la réponse faite par M. Rousseau à M. Gautier. Cette réplique, ainsi que la nouvelle réfutation, n'ont jamais paru dignes d'être insérées dans des Recueils des *Oeuvres de M. Rousseau.*

daigne pas de devenir un de mes adversaires, et qui trouve très mauvais que ses collégues m'aient honoré du prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je susse que les Académies n'adoptent point les sentimens des auteurs qu'elles couronnent, et que le prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'il font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait, qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, et ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, et qui n'est pas difficile à voir. Je savois bien que les sciences corrompoient les mœurs, rendoient les

hommes injustes et jaloux, et leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt et à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décence et d'adresse. Je voyois que les gens de lettres parloient sans cesse d'équité, de modération, de vertu, et que c'étoit sous la sauvegarde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions et à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confrères. Partout ailleurs, c'est la gloire des Juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilége qu'elles ont là.

J'ose le dire, l'Académie de Dijon, en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne : un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce jugement, pour prouver que la culture des lettres peut s'associer avec l'équité et le désintéressement. Alors les partisans de la vérité répondront : voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous ; mais souvenez-vous du scandale que ce jugement causa dans le temps parmi la foule des gens de lettres, et de la manière dont ils s'en plaignirent ; et tirez de-là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre

imprudence de se plaindre que l'Académie ait proposé son sujet en problême : je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que dans l'enthousiasme universel qui regne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix, en se déclarant pour la négative ; mais je ne sais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour et le contre ! Dans les recherches de philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire : quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Pièce qui remportera cette année le prix à l'académie Françoise ; non-seulement elle effacera très certainement mon discours, ce qui ne sera gueres difficile ; mais on ne sauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question ? rien du tout ; car chacun dira après l'avoir lue : *Ce discours est fort beau ; mais si l'auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle réfutation : car c'en est encore une ; et je ne sais par quelle fatalité les écrits de mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujours

ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne ; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête-homme sans talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête-homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête-homme ignorant et sans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, etc. Je ne répondrai pas, sans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette manière ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit gueres moyen, non plus, à moins que de vouloir être aussi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Moliere, de Voiture, de Regnard, de Gresset ; ni à l'histoire de Nemrod, ni à celle des Paysans Picards : car que peut-on dire à un philosophe, qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que son fermier de Picardie, qui n'est pas un docteur, le paye exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de Jean-Jaques Rouseau ! en vérité je lui conseille de me calomnier (*) plus adroitement.

(*) Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette lettre,

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie; mais comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie, de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel : le véritable respect qu'on doit au public, est de lui épargner, non de tristes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs, (*) dont on remplit les écrits polémiques, et qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aie pris dans Clénard (**) un mot de Ci-

il ne faut pas douter qu'il ne me prouve, dans une belle et docte démonstration, soutenue de très graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet, il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en seroit un pour moi.

(*) On peut voir dans le Discours de Lyon un très beau modèle de la manière dont il convient aux philosophes d'attaquer et de combattre sans personnalités et sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(**) Si je disois qu'une si bizarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode grecque de Clénard est plus familière que les offices de Cicéron, et qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes lettres; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme par exemple la chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du grec, que cela met ceux qui les exer-

céron, soit : que j'aie fait des solécismes, à la bonne heure ; que je cultive les belles-lettres et la musique, malgré le mal que j'en pense ; j'en conviendrai si l'on veut ; je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse. Mais enfin, qu'importe tout cela, et au public et à la cause des sciences ? Rousseau peut mal parler françois, et que la grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu.

cent dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette langue ; ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, et répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai hasardé le mot *Investigation*, j'ai voulu rendre un service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, et qui n'a point de synonymes en françois. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

. . . Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor ; cum lingua Catonis et Enni
Sermonem Patrium ditaverit ?

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée ; je sais, il est vrai, que la premiere règle de tous nos écrivains, est d'écrire correctement, et, comme ils disent, de parler françois ; c'est qu'ils ont des prétentions, et qu'ils veulent passer pour avoir de la correction et de l'élégance. Ma première règle, à moi, qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre ; toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

Jean-Jacques peut avoir une mauvaise conduite, et que celle des savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, et, je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

Je finirai cette lettre et ce que j'ai à dire sur un sujet si long-temps débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, et qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre ; c'est de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de consulter leurs forces, et *quid valeant humeri*. Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, et cela peut être vrai ; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembleroient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux ; je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse et de la force de leurs critiques : *Les peuples de l'Europe*, ai-je-dit, *vivoient il y a quelques siècles dans un état pire que l'ignorance ; je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du savoir, et opposoit à son retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens com-*

mun. Les peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote et l'impertinente doctrine de Raymond-Lulle; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien; et nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : *Cette révolution est due aux Lettres; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'auteur; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs*. Trois écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très clair de ce passage; ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre ? Ils sont gens de Lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon frontispice ? J'aurois cru faire injure aux Lecteurs, et les traiter comme des enfans, de leur interprêter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des sciences fait pour animer les grands génies; que le satyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui et veut l'embrasser, re-

présente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des lettres, se livrent indiscrétement à l'étude ; que le Prométhée qui crie et les avertit du danger, est le citoyen de Genève. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un écrivain qui l'a méditée, et qui n'a pu parvenir à l'entendre ? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires, et surtout au dernier, cette sage leçon d'un Philosophe sur un autre sujet : sachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses ; sachez que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis, etc.

LE LÉVITE
D'ÉPHRAIM.



LE LÉVITE D'ÉPHRAIM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colère de la vertu, viens animer ma voix; je dirai les crimes de Benjamin, et les vengeances d'Israël; je dirai des forfaits inouis, et des châtimens encore plus terribles. Mortels, respectez la beauté, les mœurs, l'hospitalité; soyez justes sans cruauté, miséricordieux sans foiblesse; et sachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires, ennemis de toute inhumanité; vous qui, de peur d'envisager les crimes de vos frères, aimez mieux les laisser impunis : quel tableau viens-je offrir à vos yeux! Le corps d'une femme coupé par pièces; ses membres déchirés et palpitans, envoyés aux douze Tribus; tout le peuple, saisi d'horreur, élevant jusqu'au Ciel une clameur unanime, et s'écriant de concert : non, jamais rien de pareil ne s'est fait en Israël, depuis le jour où nos pères sortirent d'Egypte jusqu'à ce jour. Peuple saint, rassemble-toi; prononce sur cet acte horrible, et décerne

le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits celui qui détourne ses regards est un lâche, un déserteur de la justice; la véritable huma-nité les envisage, pour les connoître, pour les juger, pour les détester. Osons entrer dans ces détails, et remontons à la source des guerres civiles qui firent périr une des Tribus, et coûtèrent tant de sang aux autres. Benjamin, triste enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mère, c'est de ton sein qu'est sorti le crime qui t'a perdu; c'est ta race impie qui put le commettre, et qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit sur le peuple du Seigneur, il fut un temps de licence où chacun, sans reconnoître ni magistrat ni juge, étoit seul son propre maître et faisoit tout ce qui lui sembloit bon. Israël, alors épars dans les champs, avoit peu de grandes villes, et la simplicité de ses mœurs rendoit superflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas éga-lement purs, et les méchans trouvoient l'im-punité du vice dans la sécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme et d'égalité qui restent dans l'oubli parce que nul n'y commande aux autres et qu'on n'y fait point de mal, un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de frère; tu es comme les filles de Salphaad, et je ne puis t'épouser selon la loi du Sei-

gneur

gneur (*). Mais mon cœur est à toi ; viens avec moi, vivons ensemble ; nous serons unis et libres ; tu feras mon bonheur, et je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune et beau ; la jeune fille sourit ; ils s'unirent, puis il l'emmena dans ses montagnes.

Là, coulant une douce vie, si chère aux cœurs tendres et simples, il goûtoit dans sa retraite les charmes d'un amour partagé : là, sur un sistre d'or, fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ! Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres et goûter le frais au bord des ruisseaux ! Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers il tendoit aux oiseaux des piéges trompeurs et lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant : puis l'enfermant dans son sein, elle tressailloit d'aise en la sentant se débattre et palpiter. Fille de Bethléem, lui disoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille et ton pays ? Les enfans d'Éphraïm n'ont-ils point aussi des fêtes ? Les filles de la riante Sichem sont-elles sans grace et sans gaîté ? les habi-

(*) Nombres. C. XXXIV. v. 8. Je sais que les enfans de Lévi pouvoient se marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas supposé.

tans de l'antique Atarot manquent-ils de force et d'adresse ? Viens voir leurs jeux et les embellir. Donne-moi des plaisirs, ô ma bien-aimée ; en est-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite, peut-être parce qu'il ne lui laissoit rien à desirer. Elle se dérobe et s'enfuit vers son père, vers sa tendre mère, vers ses folâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance, comme si elle y portoit le même âge et le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier sa volage épouse. Tout lui rappelloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle ; leurs jeux, leurs plaisirs, leurs querelles et leurs tendres raccommodemens. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë, soit qu'au soir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes ; il erroit en soupirant dans les lieux qu'avoit aimé l'infidelle ; et la nuit, seul dans sa couche nuptiale, il abreuvoit son chevet de ses pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret et le dépit ; comme un enfant chassé du jeu par les autres, feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer ; le Lévite, entraîné par son amour, prend sa monture, et suivi de son serviteur avec deux ânes d'Epha chargés de ses provisions et de dons

pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem pour se réconcilier avec elle et tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin, tressaillit, court au devant de lui, et l'accueillant avec caresses, l'introduit dans la maison de son père; lequel apprenant son arrivée, accourt aussi plein de joie, l'embrasse, le reçoit, lui, son serviteur, son équipage, et s'empresse à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur serré, ne pouvoit parler; néanmoins ému par le bon accueil de la famille, il leva les yeux sur sa jeune épouse, et lui dit: Fille d'Israël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai-je fait? La jeune fille se mit à pleurer en se couvrant le visage. Puis il dit au père: rendez-moi ma compagne; rendez-la moi pour l'amour d'elle; pourquoi vivroit-elle seule et délaissée? Quel autre que moi peut honorer comme sa femme celle que j'ai reçue vierge?

Le père regarda sa fille, et la fille avoit le cœur attendri du retour de son mari. Le père dit donc à son gendre: mon fils, donnez-moi trois jours; passons ces trois jours dans la joie, et le quatrième jour vous et ma fille partirez en paix. Le Lévite resta donc trois jours avec son beau-père et toute sa famille, mangeant et buvant familièrement avec eux: et la nuit du quatrième jour, se levant avant le soleil, il voulut partir. Mais son beau-père l'arrêtant par la main, lui dit: Quoi! voulez-vous partir à

jeûn? Venez fortifier votre estomac, et puis vous partirez. Ils se mirent donc à table, et après avoir mangé et bu, le père lui dit : mon fils, je vous supplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite se levant, vouloit partir ; il croyoit ravir à l'amour le temps qu'il passoit loin de sa retraite, livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le père ne pouvant se résoudre à s'en séparer, engagea sa fille d'obtenir encore cette journée ; et la fille caressant son mari, le fit rester jusqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir, il fut encore arrêté par son beau-père, qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour ; et le temps s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec sa femme et son serviteur, et ayant préparé toute chose : ô mon fils, lui dit le père, vous voyez que le jour s'avance et que le soleil est sur son déclin. Ne vous mettez pas si tard en route ; de grace, réjouissez mon cœur encore le reste de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez sans retard : et en disant ainsi, le bon vieillard étoit tout saisi ; ses yeux paternels se remplissoient de larmes. Mais le Lévite ne se rendit point, et voulut partir à l'instant.

Que de regrets coûta cette séparation funeste ! Que de touchans adieux furent dits et recommencés ! Que de pleurs les sœurs de la jeune fille versèrent sur son visage !

Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras ! Combien de fois sa mère éplorée, en la serrant derechef dans les siens, sentit les douleurs d'une nouvelle séparation ! Mais son père en l'embrassant ne pleuroit pas : ses muettes étreintes étoient mornes et convulsives ; des soupirs tranchans soulevoient sa poitrine. Hélas ! il sembloit prévoir l'horrible sort de l'infortunée. Oh ! s'il eût su qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût su que ce jour étoit le dernier de ses jours. . . Ils partent enfin, suivis des tendres bénédictions de toute leur famille, et de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuse famille, qui dans l'union la plus pure, coule au sein de l'amitié ses paisibles jours, et semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres ! O innocence des mœurs, douceur d'ame, antique simplicité, que vous êtes aimables ! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous ? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs ?

CHANT SECOND.

Le jeune Lévite suivoit sa route avec sa femme, son serviteur et son bagage, transporté de joie de ramener l'amie de son cœur, et inquiet du soleil et de la poussière, comme une mère qui ramène son enfant chez la nourrice, et craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite; et ses murs aussi vieux que les siècles, leur offroient un asyle aux approches de la nuit. Le serviteur dit donc à son maître : vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténèbres nous surprennent, entrons dans la ville des Jébuséens, nous y chercherons un asyle; et demain, poursuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaise, dit le Lévite, que je loge chez un peuple infidèle, et qu'un Cananéen donne le couvert au ministre du Seigneur. Non, mais allons jusques à Gabaa chercher l'hospitalité chez nos frères. Ils laissèrent donc Jérusalem derrière eux, ils arrivèrent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa, qui est de la Tribu de Benjamin. Ils se détournèrent pour y passer la nuit, et y étant entrés, ils allèrent s'asseoir dans la place publique; mais nul ne leur offrit un asyle, et ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours, ne calomniez pas les mœurs de vos pères. Ces premiers temps, il est vrai, n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y suffisoient pas à tout : mais l'homme avait des entrailles qui faisoient le reste : l'hospitalité n'étoit pas à vendre, et l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls, sans doute, dont les cœurs de fer fussent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des frères ; le voyageur dépourvu de tout, ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-temps inutilement, le Lévite alloit détacher son bagage pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue ; quand il apperçut un homme vieux, revenant sur le tard de ses champs et de ses travaux rustiques. Cet homme étoit, comme lui, des monts d'Ephraïm, et il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux, vit un homme et une femme assise au milieu de la place, avec un serviteur, des bêtes de somme et du bagage. Alors s'approchant, il dit au Lévite : Etranger, d'où êtes-vous, et où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Ephraïm, d'où nous étions

venus ; et maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin pour moi, pour votre servante, et pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire : il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit : paix vous soit, mon frère : vous ne resterez point dans la place ; si quelque chose vous manque, que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena dans sa maison, fit décharger leur équipage, garnir le ratelier, pour leurs bêtes, et ayant fait laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de patriarches, simple et sans faste, mais abondant.

Tandis qu'il étoient à table avec leur hôte et sa fille (*) promise à un jeune homme du pays, et que dans la gaîté d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement ; les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, et bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, et criant au vieillard d'un ton menaçant : livre-nous ce jeune étranger, que sans congé tu reçois dans nos murs ; que sa beauté nous paie le prix de cet asyle, et

(*) Dans l'usage antique, les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes, quand c'étoient des hommes; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y mettoient avec elles.

qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place, et, par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence; mais ils avoient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit; et ayant su que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient sans justice et sans honte, pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard entendant ces forcenés, se trouble, s'effraye, et dit au Lévite : nous sommes perdus; ces méchans ne sont pas des gens que la raison ramene, et qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au devant d'eux pour tâcher de les fléchir, il se prosterne, et levant au Ciel ses mains pures de toute rapine, il leur dit : Oh mes frères ? quels discours avez-vous prononcés ? Ah! ne faites pas ce mal devant le Seigneur, n'outragez pas ainsi la nature, ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point et que prêts à le maltraiter lui-même, ils alloient forcer la maison; le vieillard au désespoir, prit à l'instant son parti, et faisant signe de la main pour se faire entendre au milieu du tumulte, il reprit d'une voix plus forte : non, moi vivant, un tel forfait ne déshonorera point mon hôte et ne souillera point ma maison. Mais écoutez, hommes cruels, les supplications d'un malheureux pere. J'ai une fille encore vier-

ge, promise à l'un d'entre vous; je vais l'amener pour vous être immolée; mais seulement que vos mains sacrileges s'abstiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors, sans attendre leur réponse, il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le Lévite, que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile, se réveillant à ce déplorable aspect, prévient le généreux vieillard; s'élance au-devant de lui, le force à rentrer avec sa fille, et prenant lui même sa compagne bien-aimée, sans lui dire un seul mot, sans lever les yeux sur elle, l'entraîne jusqu'à la porte et la livre à ces maudits. Aussi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés surprend une foible génisse, se jette sur elle et la déchire, au retour de l'abreuvoir. Oh misérables, qui détruisez votre espèce par les plaisirs destinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces desirs? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumière, ses traits effacés, son visage éteint; la pâleur de la mort a couvert ses joues; les violettes livides en ont chassé les roses; elle n'a plus de voix pour gémir; ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages: hélas! elle est déjà morte! Barbares indignes du nom d'hommes! vos hur-

lemens ressmblent aux cris de l'horrible Hyene ; et comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanières, ayant dispersé ces brigands, l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard ; elle tombe à la porte la face contre terre et les bras étendus sur le seuil. Cependant, après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte d'imprécations et de pleurs, le Lévite prêt à sortir ouvre la porte et trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré ! Il éleve un cri plaintif vers le Ciel vengeur du crime : puis adressant la parole à la jeune fille ; leve-toi, lui dit il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre : viens, ô ma compagne ! je suis cause de ta perte, je serai ta consolation : périsse l'homme injuste et vil qui jamais te reprochera ta misère ; tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il se trouble, son cœur saisi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef, il regarde, il la touche ; elle n'étoit plus. O fille trop aimable, et trop aimée ! c'est donc pour cela que je t'ai tirée de la maison de ton pere ! Voilà donc le sort que te préparoit mon amour ! Il acheva ces mots prêt à la suivre, et ne lui survéquit que pour la venger.

Dès cet instant, occupé du seul projet dont son ame étoit remplie, il fut sourd à tout autre sentiment; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui se change en fureur. L'aspect même de ce corps qui devroit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil sec et sombre; il n'y voit plus qu'un objet de rage et de désespoir. Aidé de son serviteur, il le charge sur sa monture et l'emporte dans sa maison. Là, sans hésiter, sans trembler, le barbare ose couper ce corps en douze pièces; d'une main ferme et sûre il frappe sans crainte, il coupe la chair et les os, il sépare la tête et les membres; et après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précede à Maspha, déchire ses vêtemens, couvre sa tête de cendres, se prosterne à mesure qu'ils arrivent, et réclame à grands cris la justice du Dieu d'Israël.

CHANT TROISIÈME.

CEPENDANT vous eussiez vu tout le peuple de Dieu, s'émouvoir, s'assembler, sortir de ses demeures, accourir de toutes les Tribus à Maspha devant le Seigneur, comme un nombreux essaim d'abeilles se rassemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Beersabée, et depuis Galaad jusqu'à Maspha.

Alors le Lévite s'étant présenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'assemblée sur le meurtre de la jeune fille; et il leur parla ainsi : » Je suis entré dans Gabaa ville de Benjamin avec ma femme pour y paser la nuit; et les gens du pays ont entouré la maison où j'étois logé, voulant m'outrager et me faire périr. J'ai été forcé de livrer ma femme à leur débauche, et elle est morte en sortant de leurs mains. Alors j'ai pris son corps, je l'ai mis en pièces, et je vous les ai envoyées à chacun dans vos limites. Peuples du Seigneur, j'ai dit la vérité; faites ce qui vous semblera juste devant le Très-haut. »

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri, mais éclatant, mais unanime : Que le sang de la jeune femme retombe sur ses

meurtriers. Vive l'éternel ! nous ne rentrerons point dans nos demeures, et nul de nôus ne retournera sous son toît, que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : béni soit Israël qui punit l'infamie et venge le sang innocent. Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots, il tomba sur sa face, et mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés et mis dans le même sépulcre, et tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un serment solemnel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant armes ; et l'on choisit dix de cent, cent de mille, et mille de dix mille, la dixième partie du peuple entier, dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions et de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant : quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin ? Et le Seigneur répondit : c'est le sang de Juda qui crie vengeance ; que Juda soit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs

frères, ils envoyerent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, lesquels dirent aux Benjamites : pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, et que le mal soit ôté du sein d'Israël.

20 Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Maspha, ni la résolution qu'on y avoit prise, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils n'écouterent point l'exhortation de leurs frères, et, loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient, ils sortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, et accoururent à la défense de Gabaa, sans se laisser effrayer par le nombre, et résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept cens hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même adresse, et tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée et ayant élu ses chefs, vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant sortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie ; la terreur les précede et la mort les suit. On voyoit les forts d'Is-

raël en déroute tomber par milliers sous leur épée, et les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les sables d'Elath se couvrent des nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte: et tue en un jour Vint-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat : mais leurs frères ne se découragèrent point, et se fiant à leur force et à leur grand nombre, encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur; et pleurant jusqu'au soir en sa présence, ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit: allez et combattez; votre devoir dépend-il de l'événement?

Comme ils marchoient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, et tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défirent, et les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors tout le peuple vint derechef se prosterner et pleurer devant le Seigneur; et jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des oblations et des sacrifices. Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton peuple épargné tant de fois dans ta juste colere, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein?

Puis

Puis s'étant présentés devant l'arche redoutable, et consultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinées fils d'Eléazar ; ils lui dirent : marcherons-nous encore contre nos frères, ou laisserons-nous en paix Benjamin ? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : marchez, et ne vous fiez plus en votre nombre, mais au Seigneur, qui donne et ôte le courage comme il lui plaît. Demain, je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide et sûre succédant à leur brutale impétuosité, les éclaire et les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, et ne s'y présentent plus en forcénés, mais en hommes sages et braves qui savent vaincre sans fureur, et mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derriere le côteau de Gabaa, et se rangent en bataille avec le reste de leur armée ; ils attirent loin de la ville les Benjamites, qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse, sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre ; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui céde et récule à dessein devant eux ; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel et de Gabaa, et crient en s'animant au carnage : ils tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles ! qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas

l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs, armé du glaive exterminateur!

Cependant le corps de troupes caché derrière le côteau, sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, et s'étendant autour de la ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée, puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le signal convenu, tandis que le Benjamite acharné s'excite à pousuivre sa victoire.

Mais les forts d'israël ayant apperçu le signal, firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites, surpris de voir les bataillons d'Israël se former, se développer, s'étendre, fondre sur eux, commencerent à perdre courage, et tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints : et fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés, poursuivis, tués, foulés aux pieds, tandis que divers détachemens entrant dans les villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere et de meurtre, presque toute la Tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'israël, savoir : dix-huit mille hommes dans leur première retraite depuis Menuha jusqu'à l'est du côteau; cinq mille dans la déroute vers le désert; deux mille

qu'on atteignit près de Guidhon; et le reste dans les places qui furent brûlées, et dont tous les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fît grace à aucun : en sorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile, et maintenant moissonné par la flamme et par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres et d'ossemens.

Six cens hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu, échappèrent au glaive d'Israël, et se réfugierent au rocher de Rhimmon, où ils resterent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs frères et la misère où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint, et se rassmblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes et des actions de graces ; puis élevant sa voix, il pleura sa victoire, après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah ! où sont tes promesses ? et comment ce mal est-il arrivé à ton peuple, qu'une Tribu soit éteinte en Israël ? Malheureux humains, qui ne savez ce qui vous est bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions : elles vous punissent toujours des excès

qu'elles vous font commettre ; et c'est en exauçant vos vœux injustes, que le Ciel vous les fait expier.

CHANT QUATRIÈME.

Après avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere, les enfans d'Israël y chercherent quelque remede qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Emus de compassion pour les six cens hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent : que ferons-nous pour conserver ce dernier et précieux reste d'une de nos Tribus presque éteinte ? car ils avoient juré par le Seigneur, disant : si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini, et mêle son sang au sang de Benjamin. Alors pour éluder un serment si cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir si, malgré l'angagement solemnel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre, et il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel, s'étoit refusée à des vengeances plus attroces que le forfait, sans considérer que le parjure et la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas ! la mort, la mort barbare fut le prix de leur

injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent et exécuterent cet ordre effroyable : Allez, exterminez Jabès de Galaad et tous ses habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les seules filles vierges que vous amenerez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relevent avec une impétuosité nouvelle, et dans leurs bonds inattendus, renversent et détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cens de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon; et ils revinrent parmi leurs frères. Leur retour ne fut point un retour de joie : ils avoient la contenance abattue et les yeux baissés; la honte et le remords couvroient leurs visages; et tout Israël consterné, poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : » Benjamin est un loup dévorant; au matin il déchirera sa proie, et le soir il partagera le butin. »

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, et qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cens, et on les

donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les frères, les pères, les mères devant leurs yeux, et qui reçoivent des liens d'attachement et d'amour par des mains dégoûtantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, et qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laissant égal à lui !

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cens hommes à pourvoir ; et ce peuple, cruel dans sa pitié même et à qui le sang de ses frères coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves, lorsqu'un vieillard de Lébona, parlant aux anciens, leur dit : hommes Israélites, écoutez l'avis d'un de vos frères. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin : Allez, et mettez des embuches aux vignes : puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes, alors vous les envelopperez, et ravissant chacun sa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les pères ou les frères des jeunes filles viendront se plaindre à nous, nous leur dirons : ayez pitié d'eux pour l'amour de nous et de vous-mêmes, qui êtes leurs

frères ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre et ne pouvant leur donner nos filles contre le serment, nous serons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit ; et lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser, ils s'élancerent et les environnerent. La craintive troupe fuit, se disperse ; la terreur succède à leur innocente gaîté ; chacune appelle à grands cris ses compagnes, et court de toutes ses forces. Les ceps déchirent leurs voiles ; la terre est jonchée de leurs parures ; la course anime leur teint et l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés, où courez-vous ? En fuyant l'oppresseur qui vous poursuit, vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la sienne, et s'efforçant de l'appaiser, l'effraie encore plus par ses caresses que par sa violence. Au tumulte qui s'éleve, aux cris qui se font entendre au loin, tout le peuple accourt ; les pères et mères écartent la foule et veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorisés défendent leur proie. Enfin les anciens font entendre leur voix ; et le peuple, ému de compassion pour les Benjamites, s'intéresse en leur faveur.

Mais les pères, indignés de l'outrage fait à leurs filles, ne cessoient point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence, des filles d'Israël seront-elles asservies et traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur ? Ben-

jamin nous sera-t-il comme le Moabite et l'Iduméen ? Où est la liberté du peuple de Dieu ? Partagée entre la justice et la pitié, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté et décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, et tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussi-tôt elles s'échappent et fuient toutes ensemble ; ils les suivent, leur tendent les bras, et leur crient : filles de Silo, serez-vous plus heureuses avec d'autres ; Les restes de Benjamin sont-ils indignes de vous fléchir ? Mais plusieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens secrets, palpitoient d'aise déchapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mère qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise ; et qui venoit plein de douleur et de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie et ne peut parler ; la course et l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce transport, ce coup-d'œil : il devine tout, il gémit ; et prêt à se retirer, il voit arriver le père d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du

du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, et la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur ; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours ; mais le salut de ton peuple et l'honneur de ton père doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir, ma fille, et sauve-moi de l'opprobre parmi mes frères ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête et soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable père. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible et tremblante prononce à peine dans un foible et dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder ; et se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance et fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute, ô Axa, lui dit-il, mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à loi, je ne serai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence et l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête ; jamais le vin n'a mouillé mes levres ; mon corps est aussi pur que mon cœur : Prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service, recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt, comme par une inspiration subite, toutes les filles, entraînées par l'exemple d'Axa, imitent son sacrifice ; et

renonçant à leurs premieres amours se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect il s'éleve un cri de joie au milieu du peuple. Vierges d'Ephraïm, par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos pères : il est encore des vertus en Israël.

LETTRES
A SARA.

Jam nec spes animi credula mutui.
Hor.

AVERTISSEMENT.

On comprendra sans peine comment une espèce de défi a pu faire écrire ces quatre lettres. On demandoit si un Amant d'un demi-siècle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre lettres d'amour, et intéresser encore les honnêtes gens; mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons, on peut les sentir en lisant ces lettres : après leur lecture on en jugera.

LETTRES A SARA.

PREMIERE LETTRE

Tu lis dans mon cœur, jeune Sara ; tu m'as pénétré, je le sais, je le sens. Cent fois le jour, ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air satisfait, à tes cruelles bontés à tes méprisantes agaceries, je vois que tu jouis en secret de ma misère ; tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara ; je suis à plaindre, mais je ne suis point à railler : je ne suis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge ; qu'en aimant je me sens indigne de plaire, et que la fatale illusion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu es, sans m'empêcher de me voir tel que je suis. Tu peux m'abuser sur tout, hormis sur moi-même : tu peux me persuader tout au monde, excepté que tu puisses partager mes feux insensés. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois ;

tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus ; et j'aime, avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore, oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente, si tu l'oses, de m'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, et, dans son extravagant délire, s'imagine avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flatte pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris, si tu veux, de ma foiblesse ; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion, parce que l'humiliation est toujours cruelle, et que le dédain est dur à supporter : mais ma passion, toute folle qu'elle est, n'est point emportée ; elle est à la fois vive et douce comme toi. Privé de tout espoir, je suis mort au bonheur et ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs ; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon rival même si tu l'aimois ; si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour ;

qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement et te rendre plus heureuse. C'est le seul desir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime et sois aimée, ô Sara. Vis contente, et je mourrai content.

SECONDE LETTRE.

PUISQUE je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma premiere faute en attire une autre ; mais je saurai m'arrêter, soyez-en sûre ; et c'est la manière dont vous m'avez traité durant mon délire, qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez, je le sais, vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fausse ; et la simplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds. Vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être : vous voulez me donner en spectacle à vous-même, peut-être à d'autres ; et vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie, par laquelle vous espérez m'en imposer; dans cette feinte égalité, par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le livre où je l'avois mise; je vous ai vu rougir et marquer un moment de trouble. Trouble séducteur et cruel, qui peut-être est encore un de vos pièges, et qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore? Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir! Je sortis pourtant, je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre.. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniser! Mais daigner tyranniser un amant grison, seroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie; tu me désoles sans songer à

moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, et tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, et tu l'as oubliée ; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songeois plus. Quoi ! je suis donc nul pour toi? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention ? Ah ! où est cette douceur que tes yeux promettent ? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer ? .... Barbare ! .... insensible à mon état, tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame ; elle ment, tu n'as que de la férocité...... Ah ! Sara, j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.

TROISIEME LETTRE.

Enfin, rien ne manque plus à ma honte, et je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance ? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi ! j'ai fait l'amour en jeune homme ! j'ai passé deux heures aux genoux d'une enfant ! j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes ! j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans ! j'ai reçu

d'elle des leçons de raison, de courage ! J'ai bien profité de ma longue expérience et de mes tristes réflexions ! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante ! Ah ! je n'ai donc vécu que pour me déshonorer ! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes : mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge, à genoux devant toi, tout mon cœur se souleve et s'irrite ; mais il s'oublie et se perd dans les ravissemens que j'y ai sentis. Ah ! je ne me voyois pas alors ; je ne voyois que toi, fille adorée : tes charmes, tes sentimens, tes discours remplissoient, formoient tout mon être : j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime ? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami ? Hélas ! cette tendresse de père que tu me demandois d'un ton si touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même : tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantoient et me déchiroient ; des pleurs d'amour et de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misère, et que si j'eusse été plus digne de plaire, je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendrissement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le sais; mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux? j'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes? O cette larme, quel embrasement dévorant elle a causé! et je ne serois pas le plus heureux des hommes? Ah! combien je le suis, au dessus de ma plus orgueilleuse attente!

Oui, que ces deux heures reviennent sans cesse; qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie. Eh! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude? J'étois humilié; j'étois insensé; j'étois ridicule; mais j'étois heureux; et j'ai goûté dans ce court espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte; je ne me souviens plus de moi; je ne sens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe, ce que je peux paroître aux autres? j'ai pour toi le cœur d'un jeune homme, et cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces, son sein n'est pas moins embrasé.

QUATRIÈME LETTRE.

Quoi ! c'étoit vous que je redoutois ! c'étoit vous que je rougissois d'aimer ? O Sara, fille adorable, ame plus belle que ta figure ! si je m'estime désormais quelque chose, c'est d'avoir un cœur fait pour sentir tout ton prix. Oui, sans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'est parce qu'il étoit trop rampant, trop languissant, trop foible, trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux et mon cœur dévorent tes charmes ; il y a six mois que tu m'occupes seule et que je ne vis que pour toi : mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois et que tes discours dignes du ciel sortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure ; je ne sais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux : des rayons de lumiere sembloient t'entourer. Ah Sara ! si réellement tu n'es pas une mortelle, si tu es l'ange envoyé du ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le moi ; peut-être il est temps encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas, si je m'abuse dans mes vœux, dans mes transports, dans mes téméraires hommages ; guéris-moi d'une erreur qui t'offense, apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué, Sara, de toutes les manieres; et si vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un sage dans une jeune fille, et je ne sens en moi qu'un vieux amant. Votre douceur, si pleine de dignité, de raison, de bienséance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévère; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches; et l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours, m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, et j'espère vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour, je le suis par les sentimens qui l'accompagnent. Mon égarement sera aussi court qu'il a été grand : vous me l'avez montré, cela suffit; j'en saurai sortir, soyez en sûre, quelque aliéné que je puisse être; si j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures, vous ne m'avez donné que des avis; et vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je sais me le dire; je sais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné; et si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge

que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte et me cachoient vos dangers. Hélas ! quels dangers ? Je n'étois pas assez vain pour en supposer : je n'imaginois pas pouvoir tendre un piége à votre innocence ; et si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien savoir.

O Sara ! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses, et tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes, sa voix me parle et je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs ! Que ne les puis-je oublier moi-même ! Mais non, je le sens, j'en ai pour la vie, et le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre, et auquel chaque jour ôte un degré d'espérance et en ajoute un de déraison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi ; mais voici, Sara, ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule et malheureuse que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à

ma bouche : mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste secret. Je suis à l'épreuve de tout, hors de vos regards : vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure. Un triomphe si sûr pour vous, et si flétrissant pour moi, pourroit-il flatter votre belle ame? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, et laisse au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux secret qui m'est échappé; il est trop tard, il faut qu'il vous reste, et il est si peu intéressant pour vous qu'il seroit bientôt oublié si l'aveu ne s'en renouvelloit sans cesse. Ah ! je serois trop à plaindre dans ma misere, si jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez; et vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aures jamais à m'en consoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être; mais connoissez-moi toujours tel que je suis : vous n'aurez plus à censurer mes discours, mais souffrez mes lettres; c'est tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes; votre présence purifiera mon cœur; je ne craindrai point d'être un séducteur, en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre; je cesserai de me croire ridicule

quand vous ne me verrez jamais tel ; et je voudrai n'être plus coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes lettres ? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire, et vous ne devez le souffrir jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme, pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret ; tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches, ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire ? Bannis-moi, méprise-moi, désormais, si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fût digne de tes vertus et de mon cœur.

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

LA REINE

FANTASQUE,

CONTE.

Il y avoit autrefois un Roi qui aimoit son peuple. . . . . Cela commence comme un conte de fée, interrompit le Druide. C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit son peuple, et qui, par conséquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ses efforts pour trouver des ministres aussi bien intentionnés que lui; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur mal-faisante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissoit en conséquence, et une conduite si singuliere lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le bénissoit; mais à la Cour il passoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite: aussi s'appelloit-il Phénix.

Si ce prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuse, folle par la tête, sage par le cœur, bonne par tempérament, méchante

par caprice ; voilà en quatre mots le portrait de la Reine. Fantasque étoit son nom : nom célèbre qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine, et dont elle soutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre et si raisonnable, étoit le charme et le supplice de son cher époux ; car elle l'aimoit aussi fort sincérement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entr'eux, ils passerent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, et la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde, de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secrèt pour en avoir, et qu'elle ne rendît responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, et ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jetter au nez, à l'instant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour ; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, surtout aux offrandes ; et malheur aux desservans des Temples où sa Majesté alloit en pélerinage : elle fourrageoit tout ; et sous prétexte d'aller respirer un air prolifique,

elle ne manquoit jamais de mettre sens dessus-dessous toutes les cellules des Moines. Elle portoit aussi leurs reliques, et s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire ; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât ; et comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions si bien faites, à force de médecines si sagement employées, le ciel et la terre exaucerent les vœux de la Reine; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi et celle du peuple. Pour la sienne, elle alla, comme toutes ses passions, jusqu'à l'extravagance : dans ses transports, elle cassoit et brisoit tout : elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtisans, valets ; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point, disoit-elle, de ravissement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise, dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la Reine avoit été long-temps inutilement attendue, elle pas-

soit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues; les moines à leurs reliques; le peuple à ses prieres; et le Roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître, comme si c'eût été le sien, et tous faisoient des vœux sinceres pour l'heureuse naissance du prince, car on en vouloit un; et le peuple, les Grands et le Roi réunissoient leurs desirs sur ce point. La Reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, et déclara qu'elle prétendoit avoir une fille; ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison; elle lui dit nettement que ce n'étoit point là ses affaires, et s'enferma dans son cabinet pour bouder; occupation chérie à laquelle elle employoit régulierement au moins six mois de l'année. Je dis six mois, non de suite; c'eût été autant de repos pour son mari : mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant; mais il étoit au désespoir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la Cour. Il eût sacrifié tout au monde pour que l'estime universelle eût

justifié l'amour qu'il avoit pour elle; et le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occasion ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel Saint se vouer, il eut recours à la Fée Discrete son amie, et la protectrice de son royaume. La Fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire de demander excuse à la Reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine, et d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices ; assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, et qu'elle n'attend pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complettement fou. Faites donc les choses de bonne grace, et tâchez de céder en cette occasion, pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée; et pour se conformer à son avis, s'étant rendu au cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contre elle mal-à-propos, et qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours, en disputant impoliment contre elle.

Fantasque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre, que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes ; mais que puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait : Mon prince et mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, et je sais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse, c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son peuple, dont l'intérêt ne l'occupe gueres moins la nuit que le jour. Je dois imiter un si noble désintéressement, et je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre et du sexe des enfans qui conviennent à la famille Royale ; mémoire important au bonheur de l'Etat et sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention ; et je vous laisse à penser combien d'éclats de rire furent mal-adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le Roi en haussant les épaules ; je vois bien que quand on a une femme folle, on ne peut éviter d'être un sot.

La Fée Discrete dont le sexe et le nom contrastoient

contrastoient quelquefois plaisamment dans son caractere, trouva cette querelle si réjouissante qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi qu'elle avoit consulté les Comètes qui président à la naissance des princes, et qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui seroit un garçon; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantasque aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur et une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi et toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes, affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devînt ridicule à une fille; il fallut dans ce dessein changer plusieurs modes; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierreries, et voulut absolument que le Roi nommât d'avance le gouverneur et le précepteur du jeune prince.

Sitôt qu'elle fût sûre d'avoir une fille, elle ne parla que de son fils, et n'omit aucune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée et bête qu'auroient les Grands et les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble,

disoit-elle à la Fée, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant; et de l'autre, sa sacrée Majesté baisser les yeux, et dire en balbutiant : je croyois. . . la Fée m'avoit pourtant dit. . . Messieurs, ce n'est pas ma faute; et d'autres apophthgmes aussi spirituels recueillis par les savans de la Cour, et bientôt portés jusqu'aux extrêmités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre et la confusion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes, l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer, ajuster, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, et toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent et spirituel usage de faire haranguer par les Magistrats en robe le Prince nouveau-né. Phénix voulut lui représenter que c'étoit avilir la Magistrature à pure perte, et jeter un comique extravagant sur tout le cérémonial de la Cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit marmot, avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh tant mieux! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils! Ne seroit-il pas trop heureux que toutes les bêtises qu'ils ont à lui dire fussent épuisées avant qu'il

les entendît; et voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raison des discours propres à le rendre fou ? Pour Dieu, laissez-les haranguer tout leur bien aise, tandis qu'on est sûr qu'il n'y comprend rien, et qu'il a l'ennui de moins : vous devez savoir de reste qu'on n'en est pas toujours quitte à si bon marché. Il en fallut passer par-là ; et de l'ordre exprès de sa Majesté les Présidens du Sénat et des Académies commencerent à composer, étudier, raturer et feuilleter leur Vaumoriere et leur Démosthène pour apprendre à parler à un embryon.

Enfin le moment critique arriva. La Reine sentit les premieres douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise gueres en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace, et pleuroit d'un air si riant, qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussi-tôt ce fut dans tout le Palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le Sénat : le plus grand nombre et les plus pressés alloient pour aller; et roulant leur tonneau comme Diogène, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la derniere personne à qui l'on songea fut l'accoucheur; et le Roi, que son trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par mé-

garde une sage-femme, cette inadvertance excita parmi les Dames du Palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantasque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison; et celles-ci le garderent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la ville : de sorte qu'il n'y avoit depuis longtemps que le Roi seul qui n'en sût rien. Chacun étoit donc attentif à la scene qui se préparoit; l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la Famille Royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, et de voir comment avec deux promesses contradictoires, la Fée pourroit se tirer d'affaires, et conserver son crédit.

Oh çà, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant, convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les règles; car vous sentez bien que voici le moment des digressions, des portraits, et de cette multitude de belles choses que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs! Comment; par Dieu, dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez sots pour lire

tout cet esprit-là? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, et qu'en dépit de M. l'auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, et que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire? Vraiment, il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolez vous, lui dit doucement Jalamir, d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, et la seule peut-être que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, repartit plaisamment le Druide; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions: fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, et n'en dis mot s'ils sont inutiles: je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil: mais conter pour conter est d'un ennui! vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre. Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver; car l'essentiel m'a tellement em-

porté, que je ne sais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher, et avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh, oh ! reprit Jalamir, croyez-vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La Reine donc, après bien des cris et des ris, tira enfin les curieux de peine et la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille et un garçon plus beaux que la lune et le soleil, et qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer; ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même. Dans ce moment si desiré, le Roi sortant de la majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres temps il n'eût pas laissé faire à la Reine; et le plaisir d'avoir des enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier à pleine tête: *Mes amis, réjouissez-vous tous, il vient de me naître un fils, et à vous un père, et une fille à ma femme.* La Reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait; et la Fée qui connoissoit son esprit fantasque, se contenta, conformément à ce qu'elle avoit desiré, de lui annoncer d'abord une fille. La Reine se la fit apporter; et ce qui

surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux et avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit sincérement son époux : elle avoit été touchée de l'inquiétude et de l'attendrissement qu'elle avoit lu dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait dans un temps, à la vérité singuliérement choisi, des réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon; et quand on lui présenta sa fille, elle ne songea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un fils. Discrete, à qui l'esprit de son sexe et le don de féerie apprenoient facilement à lire dans les cœurs, pénétra sur le champ ce qui se passoit dans celui de la Reine; et n'ayant plus de raison pour lui déguiser la vérité, elle fit apporter le jeune prince. La Reine revenue de sa surprise, trouva l'expédient si plaisant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle se trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir; et si la Fée n'eût répondu de sa vie, la douleur la plus vive alloit succéder aux transports de joie dans le cœur du Roi et sur le visage des Courtisans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure : le regret sincère qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté son mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune prince que pour sa

sœur ; et le Roi de son côté qui adoroit la Reine, marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques époux se faisoient ainsi l'un à l'autre, devinrent bientôt un goût très décidé, et la Reine ne pouvoit non plus se passer de son fils, que le Roi de sa fille.

Ce double événement fit un grand plaisir à tout le peuple, et le rassura du moins pour un temps sur la frayeur de manquer de maîtres. Les esprits-forts qui s'étoient moqués des promesses de la Fée, furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus, disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infaillibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, pousserent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un fils à la Reine et une fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se disposoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, et que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des Dieux.... Un moment, interrompit le Druide; tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques et des

capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, et puis des autels des Dieux. Par le grand Thamaris, je ne sais plus si dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis; mais encore faut-il observer le costume, et ne pas m'exposer à prendre un Evêque pour le Moufti, et le Missel pour l'Alcoran. Le grand malheur ! lui dit Jalamir; d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les Prélats qui ont des serrails et prennent pour de l'arabe le latin du breviaire : Dieu fasse paix à tous les honnêtes Caffards qui suivent l'intolérance du Prophête de la Mecque, toujours prêts à massacrer saintement le genre-humain pour la plus grande gloire du créateur : mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, et où la Mitre et le Turban vert couvrent également les têtes sacrées pour servir de signalement aux yeux des Sages, et de parure à ceux des sots.

Je sais bien que les loix de la Géographie qui règlent toutes les religions du monde,

veulent que les deux nouveaux-nés soient Musulmans; mais on ne circoncit que les mâles, et j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux; ainsi trouvez bon que je les baptise. Fais, fais, dit le Druide; voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aie entendu parler de ma vie.

La reine qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours, et sortir le septieme, sous prétexte qu'elle se portoit bien : en effet elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux don, toutes les femmes lui représenterent très fortement les conséquences. Mais Fantasque qui craignoit les ravages du lait répandu, soutint qu'il n'y a point de temps plus perdu pour le plaisir de la vie, que celui qui vient après la mort; que le sein d'une femme morte ne se flétrit pas moins que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de si belle gorge aux yeux d'un mari que celle d'une mere qui nourrit ses enfans. Cette intervention des maris, dans des soins qui les regardent si peu, fit beaucoup rire les Dames; et la Reine trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors, malgré ses caprices, presque aussi ridicule que son époux, qu'elles appelloient par dérision, le bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit aussitôt le Druide, tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schah-bahan, et me faire demander

s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un Opéra dans Paris, et un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie, et ne me tends plus de ces pieges; car n'étant ni marié, ni Sultant, ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin, dit Jalamir sans répondre au Druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du Ciel aux deux nouveaux-nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais, et déclara aux augustes époux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance et de son pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, et leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier, puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même temps. Mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille et de vos peuples, choisissez vous-mêmes, et faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, et que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt grande altercation entre les deux époux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractere de toute sa famille; et le bon prince qui sentoit toute

l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables; Fantasque aimoit mieux avoir de jolis enfans, et pourvu qu'ils brillassent à six ans, elle s'embarrassoit fort peu qu'ils fussent des sots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majestés d'accord ; bientôt le caractere des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la dispute; et il n'étoit pas question d'avoir raison, mais de se mettre l'un l'autre à la raison.

Enfin discrete imagina un moyen de tout ajuster, sans donner le tort à personne, ce fut que chacun disposât à son gré de l'enfant de son sexe. Le Roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'essentiel, en mettant à couvert des bizarres souhaits de la Reine, l'héritier présomptif de la couronne ; et voyant les deux enfans sur les genoux de leur gouvernante, il se hâta de s'emparer du Prince, non sans regarder sa sœur d'un œil de commisération. Mais Fantasque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raison de l'être, courut comme une emportée à la jeune Princesse, et la prenant aussi dans ses bras : vous vous unissez tous, dit-elle, pour m'excéder ; mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ses enfans, je déclare que je demande pour celui

que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choisissez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, et puisque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entiere. La Fée et le Roi tâcherent en vain de la dissuader d'une résolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras; elle n'en voulut jamais démordre, et dit qu'elle se félicitoit beaucoup de l'expédient qui feroit réjaillir sur sa fille tout le mérite que le Roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah! dit ce Prince outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, et vous le prouvez dans l'occassion la plus importante de sa vie; mais, ajouta-t-il dans un transport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous et pour lui, reprit vivement la Reine: mais je serai vengée, et votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part et d'autre avec une impétuosité sans égale, que le Roi désespéré de son étourderie, les eût bien voulu retenir; mais c'en étoit fait, et les deux enfans étoient doués sans retour des caracteres demandés. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice, et la fille s'appella la Princesse Raison, nom bizarre qu'elle illustra si bien qu'aucune femme n'osa le porter depuis.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, et la Princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme, et les qualités d'un bon roi : partage qui ne paroissoit pas des mieux entendus, mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaisant fut que l'amour mutuel des deux époux agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais souvent trop tard, les occasions essentielles, et la prédilection ne cessant d'agir; chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler, le plus mal partagé des deux, et songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras, et la serrant tendrement: hélas, lui dit-il, que te serviroit la beauté même de ta mere, sans son talent pour la faire valoir? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne! Fantasque plus circonspecte sur ses propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur : mais il étoit aisé de douter, à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion. lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il; mais ils sont votre ouvrage : nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous; vous êtes cause qu'ils ne feront que nous res-

sembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt en sautant au cou de son mari, je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie, se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle, et un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir, en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, et sera trop bien l'imitateur de sa mère pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts; injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible et généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice; et sa seule étourderie unie à tout son pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre côté ta princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des fées, deviendra un prodige de sagesse et de prudence; et sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle:

sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde et à elle-même, ne fera du tort qu'à son frère, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, et à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succesion au trône, d'asservir la marotte à la quenouille, et la fortune à la raison. Les Docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple, et prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hasard peut lui donner pour maîtres, que de se choisir lui-même des chefs raisonnables; que quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens et de nos vies; que le plus insensé des hommes est encore préférable à la plus sage des femmes, et que le mâle ou le premier né, fût-il un singe ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une héroïne ou un ange, naissant après lui, obéît à ses volontés. Objections et réplique de la part des séditieux, dans lesquelles Dieu sait comme on verra briller ta sophistique éloquence : car je te connois; c'est surtout à médire de ce qui se fait, que ta bile s'exhale avec volupté; et ton amere franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes, par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu,

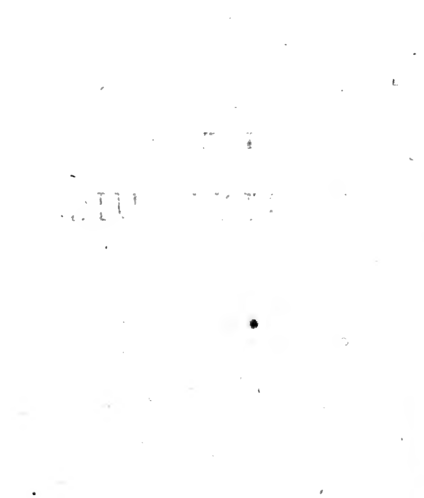
Tubleu, père Druide, comme vous y allez, dit Jalamir tout surpris ! quel flux de paroles ! Où diable avez-vous pris de si belles tirades ? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bientôt un conte de fées en un traité de politique ; et l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des princes, Barbe-Bleue ou Peau-d'Ane, au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, je m'en vais dans quatre mots expédier un, non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, et à coup sûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure, et de plus, habillés de même ; le roi croyant avoir pris son fils, tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence : et que la Reine trompée par le choix de son mari ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la manière qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse ; Raison celui du Prince son frère : et en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du Roi, Raison fit beaucoup de

bien et fort peu de bruit ; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets, et reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent règne furent exécutés sous celui-ci ; et en passant de la domination du père sous celle du fils, les peuples deux fois heureux, crurent n'avoir pas changé de maître. La Princesse Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raison à des multitudes d'amans tendres et aimables, fut enfin mariée à un Roi voisin qu'elle préféra, parce qu'il portoit la plus longue moustache et sautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantasque elle mourut d'une indigestion de pieds de perdrix en ragoût, qu'elle voulut manger avant de se mettre au lit, où le Roi se morfondoit à l'attendre, un soir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

LE
PERSIFLEUR.



LE

PERSIFLEUR. (*)

Dès qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer; et, comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un auteur connu, j'affecterois peut être de débiter des contre-vérités à mon désavantage, pour tâcher à leur faveur d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer : mais actuellement le stratagême seroit trop dangereux; le lecteur, par provision, me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre : or, je le demande à mes chers confrères, est-ce là le compte d'un auteur qui parle mal de soi ?

(*) Ce morceau devoit être la première feuille d'un écrit périodique, projetté, dit l'auteur, pour être fait alternativement entre M. D.... et lui : l'auteur en esquissa la première feuille, et par des événemens imprévus le projet en demeura là.

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité, et qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction: mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion même, prise comme il faut, tourne presque toute à mon profit. Car remarquez, je vous prie, que si le public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire non plus qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arrière.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable, et je le confirme par les raisons suivantes, très capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espèce de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles et autres ouvrages périodiques, en tout pays et en toute langue; et j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public; mais j'ai été contraint de la retourner pour mon libraire,

en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée, et qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, et à peu près par la même raison, de perdre beaucoup de temps à l'étude des sciences ni à celle des auteurs anciens. La physique systématique est depuis long-temps reléguée dans le pays des Romans; la physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions; et la géométrie celui de se passer du raisonnement à l'aide de quelques formules.

Quant aux anciens, il m'a semblé que dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs, ainsi que faisoient jadis nos savans, en substituant frauduleusement à mon avis, qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron, dont ils n'ont que faire; grace à l'esprit de nos modernes, il y a long-temps que ce scandale a cessé, et je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des dictionnaires, et j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois, je me suis vu en état de décider de tout, avec autant d'assurance et d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins, tirés de divers poëtes, où je trouverai de quoi broder et enjoliver mes feuilles,

en les ménageant avec économie, afin qu'ils durent long-temps; je sais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe, et par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes et de sentences philosophiques, pour orner mes dissertations quand il sera question de poésie. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable pour quiconque aspire à la réputation d'auteur célèbre, de parler pertinemment de toutes les sciences, hors celle dont il se mêle. D'ailleurs, je ne sens point du tout la nécessité d'être fort savant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, etc. et être profond dans les mathématiques, etc. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Misapouf et autres sublimes productions de ce siècle ?

Ma dernière raison, et dans le fond la seule dont j'avois besoin, est tirée de mon objet même. Le but que je me propose dans le travail médité, est de faire l'analyse des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon sentiment et de communiquer l'un et l'autre au public. Or dans tout cela, je ne vois pas la moindre nécessité d'être savant. Juger sainement et impartialement, bien écrire, savoir sa langue ; ce sont-là, ce me semble, toutes les connoissances nécessaires en pareil cas : mais ces connoissances, qui est-ce qui se vante de les posséder mieux que moi et à un plus haut degré ?

A la vérité, je ne saurois pas bien démontrer que cela soit réellement tout-à-fait comme je le dis ; mais c'est justement à cause de cela que je le crois encore plus fort : on ne peut trop sentir soi-même ce qu'on veut persuader aux autres : serois-je donc le premier qui, à force de se croire un fort habile homme, l'auroit aussi fait croire au public ? et si je parviens à lui donner de moi une semblable opinion, qu'elle soit bien ou mal fondée, n'est-ce pas pour ce qui me regarde à peu près la même chose dans le cas dont il s'agit ?

On ne peut donc nier que je ne sois très fondé à m'ériger en Aristarque, en juge souverain des ouvrages nouveaux ; louant, blâmant, critiquant à ma fantaisie, sans que personne soit en droit de me taxer de témérité, sauf à tous et un chacun de se prévaloir contre moi du droit de représailles que je leur accorde de très grand cœur ; desirant seulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même manière et dans le même sens que je m'avise d'en dire du bien.

C'est par une suite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adversaires, je déclare que toute critique ou observation personnelle sera pour toujours bannie de mon journal. Ce ne sont que des livres que je vais examiner : le mot d'auteur ne sera pour moi que l'esprit du livre même ; il ne s'é-

tendra point au-delà, et j'avertis positivement que je ne m'en servirai jamais dans un autre sens ; de sorte que si, dans mes jours de mauvaise humeur, il m'arrive quelquefois de dire : voilà un sot, un impertinent écrivain, c'est l'ouvrage seul qui sera taxé d'impertinence et de sottise, et je n'entends nullement que l'auteur en soit moins un génie du premier ordre, et peut-être même un digne académicien. Que sais-je, par exemple, si l'on ne s'avisera point de régaler mes feuillets des épithètes dont je viens de parler : or on voit bien d'abord que je ne cesserai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent paroîtroit un peu vague si je n'ajoutois rien pour exposer plus nettement mon projet et la manière dont je me propose de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur sur certaines particularités de mon caractère qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux mots, en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même : c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singulière ; elle est telle dans mon esprit qu'elle

influe de temps à autre jusques sur mes sentimens. Quelquefois je suis un dur et féroce misanthrope ; en d'autres momens j'entre en extase au milieu des charmes de la société et des délices de l'amour. Tantôt je suis austère et dévot et pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces saintes dispositions : mais je deviens bientôt un franc libertin ; et comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes sens que de ma raison, je m'abstiens constamment d'écrire dans ces momens-là : c'est sur quoi il est bon que mes lecteurs soient suffisamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choses que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un Caméléon, une femme, sont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute espérance de me reconnoître quelque jour à mon caractère : car ils me trouveront toujours sous quelque forme particulière qui ne sera la mienne que pendant ce moment là ; et ils ne peuvent pas même espérer de me reconnoître à ces changemens ; car comme ils n'ont point de période fixe, ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre, et d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution. Bien plus : le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi des dispositions semblables

à celle où je me suis trouvé la première fois que je les ai vus ; c'est pourquoi je suis assez constamment de la même humeur avec les mêmes personnes. De sorte qu'à entendre séparément tous ceux qui me connoissent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractère : mais allez aux derniers éclaircissemens, l'un vous dira que je suis badin, l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte ; en un mot, autant de têtes autant d'avis. Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard, qu'étant un jour abordé par deux personnes à la fois, avec l'une desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, et plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me sentis si puissamment agité que je fus contraint de les quitter brusquement de peur que le contraste des passions opposées ne me fît tomber en syncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes et certains retours presque périodiques, qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif, en un mot, qu'à moi-même : c'est à peu près ainsi que toutes les vicissitudes et les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins et les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles et quelques phénomènes qu'ils ont réduits en règle

pour prédire à peu-près le temps qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet, par exemple, à deux dispositions principales qui changent assez constamment de huit en huit jours, et que j'appelle mes ames hebdomadaires; par l'une je me trouve sagement fou; par l'autre follement sage; mais de telle manière pourtant que la folie l'emporte sur la sagesse dans l'un et dans l'autre cas, elle a sur-tout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage; car alors, le fond de toutes les matières que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entièrement absorbé par les futilités et les extravagances dont j'ai toujours soin de l'habiller. Pour mon ame folle, elle est bien plus sage que cela : car bien qu'elle tire toujours de son propre fonds le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, et tant de force dans ses raisonnemens et dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne diffère presque en rien de la sagesse. Sur ces idées que je garantis justes ou à peu-près, je trouve un petit problême à proposer à mes lecteurs, et je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille ?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de sages et graves dissertations : on y en verra sans doute, et où seroit la variété? mais je ne garantis point du tout, qu'au milieu de la plus profonde métaphysique,

il ne me prenne tout d'un coup une saillie extravagante, et qu'emboitant mon lecteur dans l'Icosaëdre de Bergerac, je ne le transporte tout d'un coup dans la lune; tout comme à propos de l'Arioste et de l'Hypogriphe, je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reste, toutes matières seront de ma compétence, j'étends ma jurisdiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse; je m'arrogerai même, quand le cas y écherra, le droit de révision sur les jugemens de mes confrères; et non content de me soumettre toutes les imprimeries de France, je me propose aussi de faire de temps en temps de bonnes excursions hors du Royaume, et de me rendre tributaires l'Italie, la Hollande et même l'Angleterre, chacune à son tour, promettant foi de voyageur, la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie sans doute assez peu des détails que je lui fais ici de moi et de mon caractère, j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne; c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me persifler moi-même, j'aurai tout le temps de persifler les autres: j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, et l'on trouvera que je me serai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux

auteurs que je pourrois maltraiter à tort, et au public, de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs; je sais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs, pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confrères. C'est pour cela que je veux toujours rester inconnu : ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison et ne dire que la vérité : de sorte que suivant l'étendue de mes lumières et la disposition de mon esprit, on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant et badin, tantôt un censeur sévère et bourru, non pas un satyrique amer ni un puérile adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne sera jamais inique.

Fin du troisième Volume.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

